

*Orientations épistémiques et niveaux d'analyse
en sociologie.
Examen d'un corpus dans le domaine de la vieillesse.*

*Marcel DRULHE**

Résumé

Dans le cadre d'un pluralisme sociologique sans relativisme et en prenant appui sur des travaux dans le domaine de la vieillesse, comment expliciter "la cuisine sociologique" depuis "les courses" (rassemblement de l'information) jusqu'à la présentation des "mets" (traitement et écriture) ? Deux lignes d'exploration sont parcourues : les langages d'observation qui donnent son orientation à la collecte et à son traitement, et les niveaux d'analyse qui permettent de déterminer les totalités de référence où est engagée l'intelligibilité. Faire parler les données, laisser parler les données, retrouver au cœur des données des logiques d'action au sein de leurs cadres sociaux de possibilité constituent les trois orientations majeures mobilisées par les chercheurs. Étendre ou diminuer le collectif d'appartenance, fixer le cadre temporel de ce que l'on observe tout comme préciser le volume et la nature des unités d'observation forment trois critères essentiels pour déterminer les niveaux d'analyse et procéder à leurs éventuelles combinaisons. Une esquisse de mise en perspective avec les travaux épistémologiques de J.M. Berthelot révèle des convergences et des écarts qui incitent à de nouvelles comparaisons.

Summary

In the frame of a sociological pluralism without relativism and relying on works in the field of old age, how can we explain « the sociological cooking » from the « shopping » (gathering of information) to the « meals » (treatment and writing)? Two lines of exploration are covered: the languages of observation which give the orientation of the collection and its treatment, and the levels of analysis which allow to determine the totalities of reference in which intelligibility is involved. To make the data talk, to let the data talk, to find, at the core of the data, logics of action within their social frames of possibility constitute the three major orientations mobilized by researchers. To spread or diminish the belonging group, to set the temporal frame of what we see as well as to specify the volume and the nature of the observation unities represent three essential criterions to determine the levels of analysis and to proceed to their possible combinations. A perspective outline with the epistemological works of J.M. Berthelot reveals convergences and gaps that lead to new comparisons.

Resumen

Dentro del pluralismo sociológico se busca hacer explícita la metodología concreta del sociólogo en su uso de las técnicas de observación y análisis. ¿Cuáles son los códigos de la observación que permiten guiar la recolección de datos? ¿Cuáles son los niveles de análisis que permiten formar conjuntos de referencias con un alcance explicativo más o menos amplio? El análisis de las investigaciones sobre el tema del envejecimiento permiten destacar

* Professeur émérite en sociologie
Université de Toulouse
LISST-cers
UTM, CNRS, EHESS
<http://marcel.drulhe.online.fr/>

tres tipos de direcciones en la construcción de los datos empíricos así como tres criterios principales para escoger la escala de análisis adecuada. La confrontación con los trabajos epistemológicos de J.M. Berthelot muestra convergencias y distancias. Estas últimas invitan a trabajar otros corpus.

En hommage à Jean-Michel Berthelot

Les précurseurs empiristes de la sociologie (Villermé, Quételet, Booth...) nous ont appris, à travers la restitution de leurs travaux d'observation de multiples groupes sociaux au sein de la société du 19^{ème} siècle, que la bonne volonté descriptive était souvent prise au piège de multiples *a priori*, dont les préjugés moraux ne sont pas les moindres : le rassemblement de matériaux, fussent-ils abondants et chiffrés, n'est pas la garantie nécessaire et suffisante d'un résultat sociologique adéquat et pertinent. Ce que l'on a appelé "l'illusion de transparence", pour indiquer que la collecte des données en sciences sociales n'est pas l'équivalent d'une cueillette de champignons, incite à quelques précautions, tant pour la sélection des faits observés que pour leur élaboration (Cf. encadré ci-après). Cette posture préalable de précaution a été l'une des conditions du passage à la sociologie comme science sociale, tout en initiant à une trop longue histoire de querelles et de controverses afin d'en déterminer définitivement les bons principes. Pour effectuer une collecte et une analyse pertinentes, l'heure n'est plus à l'affichage d'une inscription dans un programme de perception prédéterminé (ce qui est la définition étymologique de la théorie) : il existe un pluralisme récurrent de fait dont le corps des sociologues a pris acte, sans que la majorité d'entre eux en vienne à défendre une position relativiste. Toute description raisonnée et rationnelle du monde social, afin d'en élucider des mécanismes, des processus ou des configurations de sens, entre dans un espace partagé de problématisation sociologique (BERTHELOT, 1996 et 2001).

Dans le cadre de cette posture épistémologique générale, nous souhaitons revenir ici sur l'expérience de recherche, en prenant nos appuis principalement dans le domaine de la sociologie de la vieillesse, pour clarifier ce qui est souvent désigné comme "la cuisine sociologique" : comment est travaillé un ensemble de données empiriques rassemblées dans un domaine déterminé autour d'un objet dont les contours peuvent être très précis ou rester encore flous (DRULHE 1981, 1985, 1987, 1990) ? L'objectif est une explicitation de ce "bricolage domestique", quoique "professionnel", afin de donner aux lecteurs les moyens de comprendre les procédures, et éventuellement d'en débattre, ou de soumettre les résultats à une critique interne à partir du point de vue d'où ils procèdent. Ce travail des matériaux est une activité de transformation de l'empirie sélectionnée en éléments d'un raisonnement ou d'étayage d'un raisonnement, c'est-à-dire de propositions qui constituent les contours originaux d'un objet et en déterminent les formes hétérogènes (traduction de la variété de flux sensoriels en variations déterminées selon des critères explicites) ainsi que des propositions qui rendent intelligibles ces formes prises par l'objet en rendant compte de leurs variations. Mais ce travail d'analyse des données engage des postures déjà à l'œuvre dès le rassemblement du matériau. Pour tenter de déployer quelques facettes de cette activité analytique et de ses présupposés, nous en expliciterons deux composantes essentielles : d'où procède l'analyse et comment se développe-t-elle ? On précisera ainsi ses modes d'ancrage et son mouvement ; à quelle totalité sont référés les matériaux pour leur donner une cohérence et une portée explicatives ? On indiquera alors les sortes de cadres de référence à construire et, partant, les niveaux possibles d'analyse. La succession de cette double face du déploiement de l'activité de traitement de matériaux ne signifie pas qu'il existerait une hiérarchie entre les

deux et que la première déterminerait la seconde : se situer dans "le macro", par exemple, n'indique pas forcément une inscription dans des logiques déductive et structurelle, ainsi qu'en position d'extériorité pour l'interprétation. Le niveau d'analyse ne présuppose pas une orientation particulière, pas plus que l'orientation donnée au recueil et au traitement des matériaux ne détermine l'échelon auquel ils vont être effectués.

Il n'y a rien de tel pour comprendre l'enjeu de la sélection et de l'élaboration des données que de se pencher sur la mise en forme statistique d'indicateurs déterminés par le droit : les violences urbaines, les vols, les crimes, les accidents du travail... constituent des catégories juridiquement prédécoupées qui peuvent économiser au sociologue un travail critique de construction en lui fournissant du "prêt à compter" (cf. GOLLAC 1997).

Heureusement, l'illusion selon laquelle les réalités sociales sont parfaitement conformes à leur catégorisation légale s'effondre lorsque les institutions dont le droit trace les contours par sélection arbitraire de critères normatifs se défont (cf. l'histoire récente du mariage au regard du statut matrimonial). Mais ce piège peut être étendu à toutes les procédures qui consistent à faire appel à des définitions de spécialistes d'un domaine de savoirs (médecine, génétique, économie, musicologie, etc.) sans s'interroger sur la nature de l'expérience commune à propos des catégories que ces disciplines mettent à la disposition du travail sociologique : l'incapacité d'une personne âgée déterminée par un médecin gériatre ne coïncide pas forcément avec l'expérience du handicap faite par cette personne et son entourage.

Les indicateurs empruntés au monde social savant ne constituent pas une garantie quant à leur capacité à traduire la vision du monde de tous les membres d'une société. A l'inverse, le piège peut consister à céder au penchant spontanéiste en considérant que l'authenticité des enquêtés en leur liberté d'expression est la garantie de la vérité de leurs activités et des significations qu'ils leur attribuent : ce serait oublier qu'une même catégorie de sens commun présente des variations de sens et que ces variations sont culturellement structurées. Ainsi, le sens du "voisinage" n'est pas le même pour tous, mais il est fortement associé au type d'habitat (cf. HÉRAN 1987).

En outre les catégories apparemment les plus banales peuvent recouvrir des enjeux politiques très importants qui passent totalement inaperçus dans leur utilisation courante. Depuis les années 1960, les expressions "troisième âge" ou "personnes âgées" sont largement entrées dans le langage courant. Encore est-il nécessaire pour le sociologue qui les emploie de prendre la mesure de la construction socio-politique dont elles procèdent. (Cf. LENOIR 1989).

LANGAGES D'OBSERVATION ET ORIENTATION DE L'ANALYSE

Comment ne pas insister sur le fait, bien mis en lumière depuis le *linguistic turn*, que tout le travail scientifique s'accomplit par la médiation de langages, et en particulier des langages naturels (spécialement en sciences sociales) : l'activité réflexive à l'œuvre dans le travail sociologique, comme dans tout travail scientifique, nécessite le maniement d'un langage, ce qui suppose d'en maîtriser le fonctionnement syntaxique et sémantique. Les sciences sont "des langues bien faites" (GRANGER, 1989). L'échec du projet épistémologique du Cercle de Vienne vient de ce qu'il a cru pouvoir réduire la maîtrise des langages scientifiques à leur seule dimension syntaxique ou logique : les philosophies analytique et pragmatique ont montré l'impossibilité d'échapper à l'épaisseur sémantique et performative des langages.

De l'observation à l'énoncé d'observation : postures à l'égard des langages.

La place pivot du langage ne concerne pas seulement le moment de l'analyse : elle est aussi au cœur de l'observation, entendue au sens large. Les énoncés d'observation, qu'ils se réduisent à un chiffre déterminé en fonction d'une grille de codage ou qu'ils développent une description en langage naturel ("l'établissement" d'un événement institutionnel ou de la quotidienneté, sa qualification, sa justification...), ne sont pas du "matériellement saisissable" ou de "l'objectivement palpable" : chaque énoncé d'observation est bourré de théorie¹. Quelle est la portée de cette remarque ?

Cela veut dire qu'il est nécessaire que les spécialistes de chaque discipline scientifique s'accordent sur l'identification et la définition des catégories nécessaires à leur observation (expérimentale ou non), en particulier sur le fait qu'elles sont censées correspondre à "quelque chose" du monde à la fois indépendant de l'observateur et inconnaissable sans cette médiation langagière. Cet accord ne repose ni sur la logique ni sur la réalité empirique : il est le résultat d'un processus développé par le collectif des chercheurs en interaction (ou d'une partie qui les représente) : ils s'efforcent de comprendre ce qu'ils font et explicitent cette compréhension mutuelle et collective dans un langage commun. Ce processus met en jeu une question de droit : en tant que chercheurs de telle ou telle discipline, avons-nous le droit de considérer que tel ou tel énoncé d'observation (chiffre, symbole ou description en langage naturel) est valable (c'est-à-dire a de la valeur) pour étayer une analyse (hypothèse, interprétation) ? Avant même de savoir si tel ou tel fait est présent, si telle ou telle action a eu lieu, si telle ou telle décision a été prise, si tel ou tel cadre d'expérience a une influence dans un contexte déterminé d'observation, il importe de décider de la valeur, c'est-à-dire de la validité, de "ce découpage du monde", qui se traduit par la sélection de "cet indicateur, indice, signe ou symbole"². La présence du langage (et de tout l'arrière-fond culturel qu'il charrie) dans l'observation à travers la virtualité d'un énoncé d'observation rend indispensable ce questionnement parce qu'il en découle que des questions de droit précèdent toujours les questions de fait dans l'expérimentation scientifique.

Les choix effectués pour le façonnage des énoncés d'observation retentissent forcément sur l'analyse des matériaux recueillis. Pour bien prendre la mesure de cette articulation des postures d'observation et de traitement des données, un détour par les réponses données à la question du rapport entre langage savant et langage ordinaire est nécessaire (DEMAZIÈRE, DUBAR 1997). Dans les conversations quotidiennes et dans toutes les sortes d'échanges où quelque forme d'univers symbolique est impliqué (entretien, lettre, gestuelle intentionnelle...), nous utilisons des catégories, des icônes, etc. qui nous permettent de tracer des frontières afin d'isoler certains éléments, pour les qualifier, pour procéder à certains regroupements, et ainsi de suite. Mais quand le spécialiste d'une discipline utilise signes, symboles et expressions pour élaborer son discours scientifique, procède-t-il autrement ?

Commençons par préciser le statut de ces diverses catégories dont les unes constituent des "visions du monde" tandis que les autres sont censées relever de "modèles scientifiques" ? La fonction représentationniste des catégories, largement développée par Aristote, a fait

¹ Dire que "le chômage a diminué chez les jeunes" présuppose un marché de l'emploi au sein duquel l'offre et la demande de travail n'est pas en équilibre ; certains demandeurs y sont distingués par leur relative proximité à la naissance, ce qui suppose une différenciation des âges de la vie et l'idée que chacun n'a pas les mêmes avantages et les mêmes inconvénients. Quels que soient les exemples, il apparaît que les propositions qui semblent les plus descriptives (y compris celles qui concernent le monde naturel : "quelle canicule avons-nous subi cet été !" – ce qui suppose une théorie du cycle saisonnier, etc.), présupposent des cadres de perception, i.e. une ou des théories.

² C'est ainsi qu'au cœur même de l'objectivation, on trouve le sujet : il est pris dans la compréhension de ce qui est de l'ordre de l'évaluation (interprétation réglée pour déterminer ce qui vaut). Et cette activité compréhensive et interprétative est absolument nécessaire avant de se lancer dans des constats . Le sujet est également engagé en tant que tel dans les échanges intersubjectifs et les négociations (pas nécessairement iréniques d'ailleurs) pour s'accorder sur les constats pertinents.

l'objet de multiples critiques (QUÉRÉ 1994). C'est l'analyse kantienne, développée et approfondie par Cassirer, qui prévaut aujourd'hui : la catégorie ne représente pas la substance abstraite de la réalité selon un réalisme empirique ; elle est la résultante d'une procédure de construction du réel par composition et combinaison aboutissant à un schème : grâce à lui s'opèrent des identifications par comparaison de contenus en séries (dimension relationnelle des catégories) La position aristotélicienne incite à un travail qui consiste à gravir l'échelle d'abstraction ; le point de vue kantien fait au contraire de la conceptualisation l'opération de saisie progressive des singularités.

La position kantienne a l'avantage d'être en cohérence avec la "réversibilité symbolique". L'arbitraire du signe, la dissociation du signe et d'un contexte déterminé, la transgression toujours possible des conventions d'usage des signes permettent d'exercer trois libertés dans l'utilisation des signes et de toute langue.

Chacun est libre de voiler ou de dévoiler ses "états intérieurs" ; chacun est libre de reproduire ou de transformer les réalités intérieures éprouvées ou les réalités perçues de l'environnement ; chacun peut jouer la conformité en respectant les règles de la langue qu'il utilise ou bien transgresser les conventions de l'échange linguistique.

Ces trois points nodaux d'un "usage libre" de la langue indiquent bien que la fonction représentationniste des catégories ne saurait être de l'ordre du reflet d'une essence ou d'une substance. (sur la "réversibilité symbolique", voir PETITAT 1999).

Forts de cette clarification qui fait de toutes les catégories la résultante d'une construction et non pas le terme ajusté à la substance d'une entité dans le monde, pouvons-nous dire que toutes les catégories sont équivalentes et, par conséquent, que les propositions de la vie ordinaire (que ce soient celles des conversations pratiques quotidiennes ou celles plus normalisées des professions, des métiers ou des institutions) et les propositions minutieusement élaborées dans les laboratoires scientifiques se valent ?

Il n'existe pas de réponse unique à cette question (DEMAZIÈRE, DUBAR 1997). D'un côté, on va mettre l'accent sur les composantes relationnelles et différentielles du langage : la posture structuraliste fait des usagers des langues leurs utilisateurs inconscients. Dans la parole spontanée des agents sociaux se jouent des intrigues dont ils ne sont pas les maîtres et que seuls les spécialistes peuvent exhiber grâce à leurs outils théoriques de démythification. À l'inverse, le courant phénoménologique est attentif à "ce monde" qui se construit dans l'utilisation du langage : les catégories ne sont pas seulement les effets de jeux structuraux de langage ; elles témoignent d'une appropriation spécifique d'un environnement naturel et humain (êtres et objets).

Cette seconde posture engendre une bifurcation. Un premier courant substitue au "*ça parle*" structuraliste un "*je parle et je sais ce que je dis*" : les sujets de paroles ne sont pas des "idiots culturels" mais des acteurs qui ne cessent de "rendre des comptes" ; il suffit de les écouter ou de les interroger. Dès lors les spécialistes ne sauraient avoir de discours spécifique : la corrélation de catégories et d'un monde spécifié par une situation concrète rend impossible tout discours général, c'est-à-dire indépendant d'un contexte, qui aurait la prétention de l'objectivité. La seule possibilité pour un langage savant se trouve dans la construction d'un métalangage visant l'explicitation des procédures mobilisées selon les situations pour s'entendre sur un mode de corrélation entre des catégories et ce qui se passe dans ce type de situation (position ethnométhodologique) Un second courant reconnaît aux sujets une réelle puissance sans la mythifier en toute-puissance : "*quand tu parles, tu sais ce que tu dis, mais tu en dis plus que ce que tu crois !*" Prendre au sérieux la parole des sujets et ce qu'ils représentent en leurs multiples aspects identitaires implique à la fois de tenir compte de l'information directe dont elle est porteuse et de l'information indirecte qu'elle transmet en

quelque sorte “malgré elle”. Dès lors le spécialiste retrouve un espace pour un discours propre, différent du discours profane mais sans la position de surplomb du discours démystificateur : "les sociologues savent bel et bien des choses que les gens qu'ils étudient ignorent. Mais ce postulat est vrai d'une manière qui ne le rend ni injustifié ni méprisant (...) Hughes disait souvent : « Il n'y a rien que je sache qu'au moins un des membres de ce groupe ne sache également, mais comme je sais ce qu'ils savent tous, j'en sais plus que n'importe lequel d'entre eux »." (Becker 2002).

Parler de discours ordinaire ou de discours profane pourrait laisser croire que, chemin faisant, nous avons glissé vers la prise en compte d'une seule espèce de matériaux, les entretiens ou les archives écrites. Il n'en est rien : les matériaux rassemblés par les sciences sociales n'échappent jamais à la dimension symbolique qui, d'une certaine façon, les fait relever d'un langage : le questionnaire, même traduit en chiffres selon une grille de codage, est un instrument fabriqué à partir de nos langues naturelles³ ; activités et gestes observés en diverses situations font l'objet d'écriture ; les documents d'archives d'ordre visuel ou les collections d'objets sont pris dans des descriptions et des commentaires qui mobilisent des langages.

Ce qui peut permettre de les spécifier relève plutôt de la prise en compte du contexte de leur obtention. Ainsi, on a tous les matériaux qui sont rassemblés par la constitution d'une situation d'enquête : pour faire passer un questionnaire, pour réaliser un entretien, pour s'introduire dans certains lieux à des fins d'observation directe, le chercheur ou les personnes à qui il délègue la collecte doivent créer un cadre spatio-temporel où les identités et les rôles liés à la recherche sont clairement affichés. Or, la situation d'enquête a un effet perturbateur dont la fonction d'obstacle a été souvent indiquée. Mais la perturbation peut être réduite : l'étrangeté de l'observateur, qui peut provoquer intimidation (et intimation), peut être atténuée par des techniques relationnelles (“mettre à l'aise”, jouer la complicité générationnelle ou de genre... bref dé-ritualiser les relations) ou s'atténuer à partir du moment où la durée de fréquentation de l'enquêté s'allonge (effet de banalisation, effet de familiarisation... : les personnes enquêtées finissent par “baisser la garde” et se comporter comme d'habitude ou par exprimer leurs activités “naturelles” et leur expérience la plus ordinaire). La perturbation peut également être utilisée : en s'installant dans le rôle que les enquêtés font jouer à l'enquêteur, celui-ci fait fonctionner la relation comme catalyseur de réactions qui vont être porteuses d'informations indirectes sur le monde de l'observé. Même si la censure ne peut pas être totalement éliminée, la frontière entre public et privé, habituellement hermétique, peut devenir poreuse si l'observateur arrive à se faire oublier en tant que tel : les personnes enquêtées en viennent à moins “se surveiller” (SCHWARTZ, 1990 ; MENDRAS, OBERTI, 2000).

À l'inverse, on peut obtenir des matériaux par immersion dans des situations ordinaires ou bien par utilisation d'enregistrements ou de documents écrits qui n'ont pas été produits dans des contextes d'enquête : dans tous ces cas, le chercheur “disparaît” en tant que tel (sa présence dans certaines formes d'observation participante n'est pas justifiée par son identité officielle, mais par l'endossement d'un rôle qui convient à la situation : brancardier bénévole dans un service hospitalier (PÉNEFF 1992), membre actif d'une association de quartier (WEBER F. 1989), manoeuvre ou OS dans une entreprise (SAINSAULIEU 1985), vendeur de toilettes de haute couture dans des magasins de luxe (PÉRETZ 1992). Cela ne signifie pas que ce type de dispositif de collecte soit neutre et qu'il permette plus d'objectivité : prendre en compte le contexte et en examiner les effets sur “l'apparition” du matériau reste toujours

³ Les travaux sur les représentations sociales sont exemplaires de cette diversité de postures. L'approche du domaine symbolique et l'analyse des significations accordées par les gens à leurs activités offrent une pluralité de modes de recueil de données et de leur traitement, contrairement à des idées préconçues selon lesquelles seuls les entretiens et diverses formes d'analyse de contenu conviendraient à leur étude. Cf. ORFALI B. (2000), Les représentations sociales : un concept essentiel et une théorie fondamentale en sciences humaines et sociales, *L'année sociologique*, 50, n°1 ; VERGÈS P. (2001), L'analyse des représentations sociales par questionnaire, *Revue française de sociologie*, 42, n°3.

nécessaire.

In fine, le sociologue dispose de matériel empirique soit qui se situe dans l'ordre du discours habituel au sein de la quotidienneté (conversations ordinaires, observation d'activités quotidiennes, l'observateur est le témoin indiscret d'événements privés, archives...), soit qui relève peu ou prou d'une réaction (des personnes rencontrées) aux paroles, manières d'être et manières de faire de l'enquêteur. Ces différents dispositifs de collecte en viennent à produire des discours ordinaires qui se distinguent moins par leur nature que par des types d'infléchissement induits par la situation où ils sont apparus : cela n'a pas de sens de dire que les uns seraient plus objectifs que d'autres, comme si l'objectivité était une propriété intrinsèque et substantielle du matériau ; l'objectivité des informations communiquées et de leur sens ne peut être que le produit d'un travail particulier, celui de l'objectivation des effets de leur condition de production. Mais soutenir un tel point de vue présuppose déjà l'inscription dans le courant phénoménologique. Le point de vue structuraliste fait au contraire l'hypothèse que les discours ordinaires sont irrémédiablement marqués par la subjectivité et l'illusion : seules des procédures savantes peuvent permettre de contourner ces obstacles pour en extraire l'information et le sens objectifs cachés dans leurs structures les plus profondes.

Analyse et catégories d'analyse : trois orientations majeures

Que faire de ces matériaux ainsi rassemblés ? Leur traitement, leur analyse et leur interprétation dépendent de la façon dont on a utilisé les instruments de collecte, non pas parce qu'on a privilégié tel ou tel d'entre eux, comme on le prétend souvent, mais parce que leur mode d'utilisation est sous-tendu par le choix préalable d'une posture quant au rapport entre discours savant et discours ordinaire.

De ce point de vue, l'opposition entre observation directe et questionnaire vs. entretien n'a pas de sens : c'est l'observation directe systématisée (grille d'observation systématisée autour d'items présélectionnés) qui est opposable à l'observation directe ouverte (on ne préjuge pas à l'avance ce qui doit être décrit). C'est le questionnaire comportant beaucoup de questions dichotomiques et à choix multiples, et peu ou pas du tout de questions ouvertes qui est opposable à un questionnaire où les questions ouvertes le disputent aux questions à choix multiples, avec quasi-exclusion des questions dichotomiques. Et s'il faut opposer des entretiens, c'est bien en fonction de leur degré de directivité qu'on pourra le faire (guide d'entretien avec nombreux thèmes détaillés vs. guide d'entretien avec un ou quelques thèmes généraux précisés et explicités par de nombreuses relances variées). Et encore le jeu de description structurale ici adopté durcit-il des polarités et masque-t-il toutes sortes de positions intermédiaires entre ces pôles : entrer dans ces nuances ne relève pas de notre propos. Comment analyser le matériau obtenu d'une façon ou de l'autre ?

1. Faire parler les données : définition de classes d'équivalence et quête de liaisons pour l'établissement de déterminants

Notre insistance sur les modes de collecte vise à indiquer que le mode d'analyse est déjà "joué" quand on en arrive à cette étape : les présupposés de l'observation engagent les présupposés et les formes de l'analyse. Si l'on accorde une préséance au discours théorique sur le discours ordinaire, l'enjeu est de "*faire parler les données*". L'expression est déjà significative d'une conception de leur rassemblement : l'informateur est perdu de vue alors qu'il a été le premier à "parler" ses données. Ce qu'il a pu en dire (directement ou à travers les traces qu'on en a retrouvées dans des fichiers) constitue un ensemble d'informations totalement extérieures, foncièrement suspectes, dont on doit contrôler l'authenticité par quelque forme de recoupement (PINTO 1989) : si elles ont pu être données avec de la passion ou de l'émotion, on n'en retient que l'aspect le plus neutre, c'est-à-dire le contenu qui spécifie

strictement des indicateurs ou des catégories prédéterminés par le chercheur. Dès lors l'analyse s'effectue à partir d'un point de vue objectiviste : le "savant" travaille selon un découpage de la réalité issu de modèles censés avoir établi une fois pour toutes la pertinence de la définition d'un ensemble d'éléments inter-reliés au sein de propositions théoriques et qu'il a rendues opératoires pour les tester empiriquement. Le passage des précurseurs aux fondateurs de la sociologie (auquel nous faisons référence au début de ce texte) indique la substitution d'un ensemble de propositions cohérentes et fondées à prendre place dans un espace épistémique bien balisé, à une théorie non-explicite et incontrôlée (au sein de laquelle l'absence d'explicitation du "rapport aux valeurs" permet d'amalgamer le moralisme le plus éculé à des intuitions justes et fondées (VILLERMÉ 1840). En quoi consiste plus précisément l'analyse ?

"Faire parler les données" relève largement d'une approche hypothético-déductive dans la mesure où la caractéristique essentielle de cette approche est de générer, selon le déroulement d'une simple activité logique, des hypothèses et des interprétations à partir de quelques concepts totalisants (déduction). La recherche vise à infirmer ou à confirmer la ou les résultantes de la déduction (qui reste hypothétique tant qu'il n'y a pas eu de vérification). À partir du moment où l'on a des hypothèses assez clairement formulées, le travail sur les données consiste en effet à mettre en relation certains groupes d'informations (enjeu de l'interchangeabilité des indices empiriques) pour tester la validité de ces hypothèses, en décidant par ailleurs que les informations empiriques recueillies représentent bien les concepts utilisés dans les propositions théoriques (opérationnalisation des concepts) (LAZARFELD 1971 ; CASTELLS 1970 ; QUIVY & VAN CAMPENHOUT 1988). "Faire parler les données" ne signifie pas qu'il y aurait là-dessous quelque truquage : cela veut dire que c'est le chercheur, en position d'extériorité, qui choisit le type de données à observer qui lui paraissent convenir le mieux pour mettre à l'épreuve son hypothèse

Ainsi, dans une étude sur la sociabilité en situation de retraite (GUILLEMARD & LENOIR 1974), celle-ci est censée être représentée principalement par la caractéristique du lien qui unit aux personnes fréquentées (parenté, voisinage, amitié...), par la fréquence des rencontres, par la nature de ce qui est échangé (reconnaissance de politesse, échanges d'informations, visites, sorties communes, services, etc.), par l'équilibre des échanges (en fonction de la nature des contenus et de leur origine). La vérification de l'hypothèse selon laquelle la nature et l'intensité de la sociabilité dépendent du mode de recrutement des partenaires de l'échange suppose de définir le degré de fermeture ou d'ouverture du cercle des relations (réduction au marché familial ou bien accès à un voisinage proche plus ou moins large, affiliation à des cercles de loisirs et d'amitiés). Cette hypothèse permet seulement de construire différents modèles de sociabilité. Il s'agit moins de vérifier une hypothèse que d'établir un fait : l'enjeu est de sortir d'une vague intuition, de se dégager de la vraisemblance pour s'assurer de la portée d'une occurrence ; il peut être également (ou en même temps) de reconstruire les formes prises par le phénomène étudié. Reprenons l'exemple de la sociabilité après l'entrée en retraite : un recrutement ouvert où sont à l'œuvre des échanges peu impliquants est révélateur d'une sociabilité distante, à base égalitaire et soucieuse d'autonomie. Et bien sûr, d'autres formes de sociabilité peuvent être à l'œuvre après la mise à la retraite. Mais il reste à expliquer la variation de la sociabilité des retraités : les auteurs font l'hypothèse qu'elle dépend de la valeur sociale des vieux concernés, après que la mise à la retraite ait accompli son œuvre de dévalorisation (la perte de valeur sur le marché du travail retentit sur les autres marchés, en particulier familial).

Les opérations de base de ce mode d'analyse méritent qu'on s'y arrête car les premières d'entre elles sont largement passées sous silence, le plus souvent réduites à de pures opérations techniques, alors qu'elles résultent de procédures d'analyse et d'interprétation. D'abord on a la mise en forme d'une classification qui permet de décider des équivalences entre informations "proches" (dictionnaire de codage) de façon à procéder au chiffrement des informations "brutes". Après ces premières opérations, la constitution d'un fichier de données

permet la mise en relation d'indicateurs ou de catégories préétablies [tableaux croisés de l'analyse statistique classique (CIBOIS, 1984), tableaux de fréquences et d'associations de catégories dans l'analyse berelsonnienne de contenu (COOK-GUMPERZ 1981)]. Cette approche est souvent liée à une perspective causale ou du moins à des raisonnements en termes de conditions de possibilité ou de déterminants sociaux⁴ : elle suppose un plan de traitement des données rigoureux qui distingue la variable dépendante et la (ou les) variable(s) explicative(s) en leurs différentes figures concrètes. Un pas supplémentaire peut être accompli dans la rigueur si le chercheur se donne les moyens de préciser le poids respectif des différentes variables explicatives dans la détermination des variations des variables dépendantes (BLÖSS, GROSSETTI, 1999) : par des procédures de régression, on peut calculer les effets respectifs de la taille de la fratrie (des enfants), de l'ancienneté de l'inscription dans un logement et dans un quartier, du niveau d'instruction... sur le type de sociabilité des retraités, par exemple. Dans tous les cas chaque résultat partiel (tableau croisé, établissement d'une corrélation, coefficient de régression ou contribution) nécessite d'être pris dans un raisonnement plus global qui l'intègre dans une interprétation du phénomène sinon l'analyse se réduit à la juxtaposition de résultats partiels dont on a du mal à deviner la portée sociologique. Le discours savant consiste à montrer comment chaque indicateur ou catégorie, et leurs modalités d'apparition, constituent une composante de l'objet étudié ou du mécanisme qui l'explique, tout autant qu'à comparer des fréquences pour établir des tendances ainsi que leur stabilité ou leur changement de direction. Il consiste aussi à montrer des convergences ou des contradictions entre ces tendances et à en rendre compte par des processus sous-jacents (pour rendre compte de la sociabilité, il est nécessaire de remonter à la production des affinités culturelles par la socialisation, par exemple).

Avec l'amélioration de leurs conditions d'existence, les retraités urbains (encore très largement issus du rural, au cours des Trente Glorieuses) vont-ils davantage s'installer à la campagne, selon la logique plausible du "retour au pays" ? C'est un tel phénomène que Françoise Cribier et Alexandre Kych (1992) cherchent à établir à partir de diverses sources leur permettant d'avoir les informations adéquates concernant les retraités parisiens. S'il se confirme qu'il existe bien "une migration de retraite", la fréquence des départs définitifs est limitée, car les vieux Parisiens se montrent capables de "vivre une multiple fidélité aux lieux" : les taux de sortie de l'agglomération parisienne représentaient globalement moins d'un cinquième des retraités parisiens à la fin des Trente Glorieuses, mais atteignaient ou dépassaient le quart chez les plus jeunes (entre 55 et 69 ans) ; encore ces taux sont-ils en baisse d'un recensement à l'autre, entre 1968 et 1982. Qu'est-ce qui peut rendre compte de cette propension au départ ? Les auteurs examinent l'effet de diverses variables à travers des tableaux croisés : il existe un effet de l'âge, de l'état matrimonial, de la présence d'enfants au foyer, de la proximité d'un ascendant, des origines géographiques, des conditions de logement, du fait de se sentir Parisien ou non (par naissance ou par adoption) ; par contre l'appartenance de classe paraît avoir des effets très limités. Mais quel est le poids de ces différents facteurs ? Les uns sont-ils plus déterminants que d'autres ? Une analyse par régression logistique met en lumière le rôle déterminant de deux variables : "être attaché ou non à Paris ou à la banlieue" et "avoir ou non un conjoint". À la juxtaposition de variables, les auteurs ont substitué une hiérarchisation de leurs effets respectifs que des informations tirées d'entretiens permettent d'éclairer.

En effet, l'étalement de l'interprétation des tendances et des mécanismes qu'elles supposent

⁴ Cela ne signifie pas qu'on doive ramener toute l'analyse statistique à ce mode de traitement des données et surtout au mode d'interprétation qui lui est souvent associé (cf. ci-dessous, un exemple d'autres procédures). Nous invitons par ailleurs le lecteur à se référer à l'ouvrage de DESROSIÈRES A. (1993), *La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique*, Paris, Édition La Découverte : l'auteur y montre la constitution historique de deux sortes d'usage de la statistique, un usage "fréquentiste" (distributions, fréquences, moyennes...) et un usage "individualiste" (trouver la probabilité d'équivalences entre des situations pour que l'individu choisisse en connaissance de cause).

s'opère souvent par la convocation de courts extraits d'entretien ou d'extraits de documents ou encore par des morceaux choisis du journal d'enquête. On y retrouve le discours ordinaire qui n'a pas été traduit en chiffres : il permet "l'illustration" d'un raisonnement ou d'une interprétation par des cas exemplaires ou typiques (du moins aux yeux du chercheur), selon la procédure rhétorique qui consiste à "toucher" le lecteur par un effet de véridicité ("Remarquez-le, je l'ai vu... ou je l'ai entendu..."; "ce n'est pas des élucubrations d'idéologue, c'est authentique : voyez plutôt..."). La raison statistique rejoint la condition pragmatique des individus à travers leur incarnation, par une "descente dans le particulier" (DODIER, 1996) : cela permet de donner corps à des abstractions en laissant deviner qu'elles sont "supportées" par des individus semblables au lecteur. Mais l'argumentation savante prime sur celle des enquêtés : la parole et la description "vivantes" sont considérées comme un réservoir de réponses anecdotiques à des questions implicites posées par le sociologue à partir de ses hypothèses.

2. Laisser parler les données : une mise en cohérence la plus formelle possible

Dès lors que le discours ordinaire est pris au sérieux, on passe à une posture d'écoute respectueuse et attentive qui ne préjuge pas des catégories et des indices à retenir : à la posture "étique" (*etic*) précédente se substitue une posture "émique" (*emic*) (OLIVIER DE SARDAN, 1998). L'approche n'est plus hypothético-déductive et causale, mais inductive et compréhensive (SCHNAPPER 1999) : la priorité n'est pas la détermination d'une théorie qui permette au chercheur de discriminer le type de matériau dont il a besoin ; elle est au travail empirique, documentaire, statistique ou par observation directe et entretien : l'enjeu n'est pas de vérifier une théorie ou un corps d'hypothèses qui en émane, mais de procéder à de la théorisation à partir de données de toute nature. Le matériau ne saurait être ici l'illustration ou l'exemplification de quoi que ce soit qui lui soit extérieur. Il a une valeur propre, car à "l'établissement d'un fait", on substitue la quête des contours d'un phénomène, souvent passés inaperçus, et dont la composante du sens est prépondérante.

Poussée à son point le plus absolu, cette valeur accordée aux données fait du sociologue un hyper-empiriste. Le discours ordinaire est pris pour totalement transparent : c'est une première façon de se rapporter aux données dans le cadre de ces présupposés théoriques. La perspective wittgensteinnienne de description est portée à son comble : bien loin d'avoir la prétention de révéler des mécanismes cachés, l'analyse sociologique ou ethnologique doit limiter son projet à restituer les activités et leurs raisons dans les situations où elles se déroulent (LAPALANTINE 1996 ; QUÉRÉ 1992). La difficulté vient de ce que chaque observateur est pris dans ses propres cadres implicites de description.

Au cours de son activité perceptive, il mobilise quantité de critères implicites de classement qui relèvent des évidences de notre vie quotidienne : tout au long de nos journées, nous différencions et nous classons "naturellement" ou "machinalement" chaque fois que nous croisons une personne ou un groupe, que nous découvrons un objet ou un monument, que nous assistons ou que nous participons à un événement ou que nous accomplissons une action en tenant compte de notre environnement ; chacun d'entre nous engage des jugements sur l'état du monde et sur ce qui se passe dans le monde. Or, comment se constituent ces jugements et ces classements ? Ils se construisent implicitement à partir de prémisses cachés qui forment une présomption de normalité : si c'est un ouvrier, alors il est en bleu de travail ; si c'est une très vieille personne, alors elle se déplace difficilement avec une canne ; si c'est un papy, alors il est gentil et tolérant vis-à-vis de son petit-fils insupportable... Sans cesse nous référons nos visées d'observation à des critères établissant leur état normal ou le processus qui convient. Cela même constitue nos "allant de soi" les plus aveugles.

Par conséquent, l'observation empirique consiste moins à se mettre dans une posture de voyeur ou d'indiscret qui écoute aux portes pour tenter d'apercevoir le caché, l'enfoui, l'intime, ou simplement le non-officiel et l'informel. Il s'agit moins de plonger dans l'endessous ou dans l'en-deça que de découvrir ce qui est caché parce que trop exposé, trop

visible, finalement découvrir ses propres aveuglements (encore que la vue ne soit pas seule en cause). Comme le dit le poète, il nous arrive souvent “d’écouter les yeux crevés”. La conséquence s’impose : pas d’observation sans auto-observation.

Considérons un exemple tiré de notre propre expérience d’enquêteur. Voici un extrait d’entretien réalisé avec la petite-fille d’une vieille dame de 83 ans selon le principe méthodologique de notre recherche du moment : la comparaison de monographies composées de plusieurs entretiens de personnes en relation avec la personne âgée incluse dans notre échantillon (DRULHE, 1994). Au cours de notre rencontre nous en venons à lui poser la question suivante : “Avez-vous entendu dire par votre grand-mère qu’elle avait eu une vie heureuse, une vie réussie ?” La jeune femme qui nous répond est enseignante et notre complicité culturelle écarte toute hypothèse de mauvaise compréhension de ma relance. Or, elle nous explique ceci : “Non, ma grand-mère ne dit jamais ça. Ce qu’elle répète, c’est qu’elle a fait ce qu’elle devait faire, c’est qu’elle a mené sa vie comme elle devait la conduire (silence). Ce n’est pas une question de réussite ; c’est la satisfaction d’avoir vécu conformément à ... suivant les règles, suivant les exigences qui font qu’à ses yeux c’est cela bien vivre.” Voilà comment notre position d’observateur, marqué par l’esprit du temps où réussite, élitisme et bonheur sont souvent associés, nous empêchait d’entendre et de percevoir un autre rapport au monde chez cette vieille personne. Il a fallu la complicité culturelle et générationnelle de l’enseignante, ainsi que la complicité familiale et affective de la petite-fille pour que nous prenions conscience d’un allant de soi qui censurait l’expression propre de cette dame d’une autre génération.

Au-delà de cette situation singulière d’enquête, il est remarquable d’apercevoir que nous abordons l’expérience de la quête d’informations et de leur interprétation avec des anticipations de possibilités de contenus (BUCK, 1976). Cependant ce ne sont pas des hypothèses parce que le propre de l’hypothèse est d’anticiper un état de fait qui va se révéler présent ou non (attente déterminée). Dans la démarche inductive, les anticipations sont plus vagues : l’analyse des informations permet de les alimenter en les précisant ou bien, si l’anticipation est déçue, d’ouvrir sur une anticipation future qui n’avait pas été envisagée jusqu’alors (c’est un changement d’horizon qui s’opère).

Dire que le langage est transparent signifie qu’il est parfaitement expressif des stratégies des participants au sein d’une situation, par lesquelles ils révèlent les règles du jeu de leurs interactions, et qu’il est tout aussi révélateur de multiples niches de ce qui va de soi. Le mot d’ordre pourrait être : “*les données parlent d’elles-mêmes : laissez-les parler*”. Le sociologue est avant tout un enquêteur dont le travail d’analyse se réduit à une présentation ordonnée de ses observations et de leur contexte (paragraphes introductifs, titres et sous-titres...) ; mais il lui est au préalable nécessaire d’explicitier ses positions d’observation et ce qui justifie l’ordonnancement des données qu’il propose. Le “laisser parler les données” suppose l’ascèse de l’analyste pour débusquer ses propres censures. Sa tâche consiste à faire le compte-rendu de ce que font les gens et de la manière dont ils le justifient, à condition de clarifier les entraves qu’il a mises au déploiement de leurs activités et de leurs paroles. En ethnologie, cela s’est traduit par un “tournant narratif” : l’observateur raconte à la première personne ; il fait le récit de ses cheminements sur le terrain en y mêlant un travail de réflexivité sur sa pratique au milieu des gens observés et écoutés (MARCUS & CUSHMAN 1982). La présentation et la publication d’un récit de vie ou de quelques-uns est exemplaire de cette démarche, qui s’inscrit dans la suite du travail pionnier de Thomas et Znaniecki restituant au lecteur plusieurs centaines de lettres écrites par des émigrés Polonais étasuniens à leurs proches restés au pays d’origine (THOMAS, ZNANIECKI, 2000). Une recherche effectuée sous la direction de Pierre Bourdieu (BOURDIEU 1993), relève de cette posture dans la mesure où l’analyste “travaille à se faire oublier” en livrant au lecteur le matériau brut rassemblé pour lui permettre de “comprendre” (matériau jamais totalement "brut" parce que nettoyé et mis en forme !), tandis qu’une brève introduction prétend lui fournir les clés de l’explication. Dès lors le sociologue devient le porte-parole des gens ordinaires, et peut-être plus particulièrement le

porte-parole des sans-parole.

Un ouvrage sur les hospices de vieux (ENNUYER & TROUDE, 1977), au milieu des années 70, est symptomatique de ce glissement. Porte-parole des vieux sans parole, les auteurs poussaient un cri d'indignation avant d'inviter le lecteur à prendre connaissance de la vie concrète des personnes logées dans deux hospices : des matériaux variés permettent tout à la fois de prendre la mesure de la détresse et de la solitude de ces "vieux" et de ces "vieilles", mais aussi de leur ségrégation et de leur caporalisation. Cinq têtes de chapitre distribuent statistiques, documents et extraits d'entretien : "la réalité asilaire" met en scène des observations *in situ*, des documents historiques et des témoignages de l'isolement dans l'enfermement ; "expulsions" présente de rapides études de cas de ce mécanisme qui conduit inexorablement les vieilles personnes démunies dans de telles institutions ; "la vie en hospice" déroule l'admission et quelques aspects de la vie quotidienne à travers des récits d'observations ; "le règlement" combine la présentation de plusieurs de ses articles avec l'observation de quelques-unes de ses applications et de leurs conséquences ; "la mort au jour le jour" tente de restituer une ambiance et les différents rapports que ces vieilles gens ont avec ce monde asilaire. Ces divers titres indiquent tout de même un minimum de travail analytique interprétatif : si ce qu'ils rassemblent à leur suite est largement descriptif, le sens de la narration nous est donné par la concaténation de l'expulsion du logement pour l'hospice et son règlement draconien, qui encadre la vie quotidienne des vieux dans l'institution (le terme de "vieux" claque et fait violence dans le contexte d'une époque où le rapport Laroque de 1962 commençait à produire quelques-uns de ses effets, dont l'adoucissement des conséquences du vieillissement dans le vocabulaire : le "culturellement correct" en la matière consiste à parler désormais de "personnes âgées" et de "troisième âge"), et cette vie est réduite à un lent cheminement vers la mort. La restitution des données n'est pas seulement leur publicisation, à charge pour le lecteur d'en faire l'analyse par lui-même : un "discours savant" s'introduit subrepticement à travers des montages, des titres et des sous-titres pour mettre le lecteur sur la piste de certaines interprétations ; dans d'autres cas, le lecteur a droit à une paraphrase du compte-rendu de l'observation, entrecoupée de quelques citations et de quelques anecdotes. De toute façon, selon ce mode d'analyse, le discours savant s'efface pour laisser toute la place aux traces profanes.

3. Au-delà du bavardage des données : comprendre des logiques d'action au sein de leur cadre de possibilité

La posture inductive et compréhensive n'est pas forcément hyper-empiriste. Tout en prenant très au sérieux le langage ordinaire, une partie des sociologues qui pratique cette approche considère que le discours savant a sa place parce que sa raison d'être est de prendre en charge tout un ensemble de "valeurs ajoutées" incluses dans le langage des comptes-rendus ordinaires pour reconstruire le sens global du matériau, en ses composantes implicites autant qu'explicites, tacites ou sous-entendues autant qu'exprimées sans ambiguïté. Les réactions aux sollicitations d'un questionnaire n'ont pas forcément le sens univoque que prétendent y lire les tenants de la position positiviste et objectiviste : la mise en relation de l'ensemble des réponses à un questionnaire permet d'apercevoir que la structure des réponses n'est pas identique d'un questionnaire à l'autre et que, pour déterminer la signification "juste" des réponses, il est pertinent de tenir compte de ce jeu différentiel. L'enregistrement de propriétés prédéterminées par observation directe pose le même problème d'interprétation dès lors que l'on souhaite être attentif aux significations propres aux acteurs. Mais un entretien transcrit n'est pas forcément plus bavard : le sens linguistique "objectal" fait écran au sens "subjectif" pris dans l'énonciation, c'est-à-dire dans la mise en forme linguistique d'une situation et de ce qui s'y passe en mobilisant des éléments extralinguistiques ; le sens n'est pas réductible au "contenu immédiatement observé" du propos : il engage des procédures de compréhension pour combler les lacunes, parce qu'au cours des échanges nous en appelons à la complicité de nos partenaires pour ne pas avoir à tout expliquer dans le moindre détail.

La médiation des langages ne signifie pas une totale absence d'ancrage dans la réalité ! L'objectivation, sous toutes ses formes, peut manifester non seulement des formes d'expériences subjectives mais aussi des processus objectifs. Ainsi, si l'on dégage le travail d'observation de Villermé de ses interprétations moralistes, on peut exhiber les mécanismes incontestablement objectifs qui président à la grande misère ouvrière au 19^{ème} siècle : plus de quinze heures de travail très pénible par jour dans des conditions d'insalubrité épouvantables, auxquelles s'ajoute une heure de marche à pied matin et soir pour regagner son taudis, ne permettent pas aux ouvriers d'avoir un temps convenable de repos et de récupération : la consommation d'alcool devient l'adjuvant indispensable pour "tenir le coup" (c'est le "dopage" du moment) ; sa régularité fait le reste : l'alcoolisme et toutes ses conséquences.

Ne pas présupposer de théorie ne veut pas dire pour autant que la collecte des données peut se faire n'importe comment : on n'aborde pas un terrain, quel qu'il soit, sans réfléchir à la manière d'y entrer et sans déterminer une posture sociologique générale. Quelles hypothèses sociologiques "lourdes" ne souhaite-t-on pas transformer en postulat ? Par exemple, parce que l'INSEE englobe dans une même PCS tous les retraités, le sociologue est-il obligé de prendre cette hypothèse d'homogénéité sociale (qui peut avoir sa raison d'être à certains niveaux d'analyse) comme proposition de base pour ses observations ? Ce serait renforcer bien innocemment l'implicite de la catégorie officielle de "troisième âge", c'est-à-dire la naturalisation du vieillissement conçu comme processus chronologique universel (GRAND, CLÉMENT, BOCQUET, 2000). À l'inverse, l'idée que les fins de vie s'inscrivent dans le prolongement des trajectoires sociales antérieures paraît raisonnable parce qu'elle fait écho à des recherches longitudinales auprès d'autres populations. On ne peut pas faire du terrain auprès de vieilles gens en tenant compte seulement de leur avancée en âge : leur hétérogénéité sociale n'est sans doute pas sans rapport avec leur logement et leur mode d'habiter, avec leur type de sociabilité... Rappeler ce contexte ne signifie pas formuler une hypothèse que l'on cherchera à vérifier, mais tenir compte de cette réalité dans la sélection des informateurs (au sens large, c'est-à-dire sans préjuger d'un travail strictement ethnographique⁵) : on va sur le terrain avec des questions et avec des doutes. Cela suppose une documentation préalable qui permette au chercheur de se sensibiliser au monde social qu'il va aborder⁶. Ainsi, abandonner

⁵ Ce que développent Stéphane Beaud et Florence Weber sur le terrain de l'ethnographie mérite un élargissement à toute enquête qui adopte une posture inductive : "L'ethnographe est par définition celui qui ne se contente pas de définitions en surplomb, qui ne se satisfait pas des catégories déjà existantes de description du monde social (catégories statistiques, catégories de pensées dominantes ou standardisées). Il manifeste un scepticisme de principe à l'égard des analyses "généralistes" et des découpages préétablis du monde social. L'ethnographe se réserve le droit de douter a priori des explications toutes faites de l'ordre social. Il se soucie toujours d'aller *voir de plus près* la réalité sociale, quitte à aller à l'encontre des visions officielles, à s'opposer aux forces qui imposent le respect et le silence, à celles qui monopolisent le regard sur le monde." BEAUD S., WEBER F. (1997), p.10.

⁶ Le monde empirique du sociologue est un monde déjà là qui utilise des "concepts sensibilisateurs" : arriver à connaître certains d'entre eux avant de faire le terrain (par une documentation appropriée) est un bon moyen d'introduire un questionnement initial de cadrage. Cf. JOSEPH I. (1982), L'analyse de situation dans le courant interactionniste, *Ethnologie française*, XII-2. Par ailleurs l'activité documentaire a pour pendant l'inventaire bibliographique. Il constitue un point d'appui pour situer le front de la recherche dans un domaine déterminé ou l'une de ses parties, ainsi que pour constituer une réserve de concepts, de propositions et de modes de raisonnements qui finiront par contribuer à l'élaboration des données de sa propre recherche. Dans le domaine du vieillissement et de la vieillesse, on trouvera quelques précieuses revues de la littérature sociologique dans les textes suivants : PASSUTH P.M., BENGTON V.L., Sociological theories of aging : current perspectives and future directions, in BIRREN J.E., BENGTON V.L., DEUTCHMAN D.E. (1988), *Emergent theories on aging*, N.Y., Springer-Verlag ; GUILLEMARD A.M., La naissance du troisième âge, in MENDRAS H., VERRÉ M. (1988), *Les champs de la sociologie française*, Paris, Armand Colin ; LALIVE d'ÉPINAY C. et BICKEL J.F. (1996), La recherche en sociologie et psychosociologie de l'âge et de la vieillesse : un survol, *Gérontologie et Société*, n° 79, décembre ; CARADEC V. (2004), *Vieillir après la retraite*, Paris, PUF ; CLÉMENT S. et

l'idée que le vieillissement est réductible aux processus physiologiques et "toucher du doigt" sa composante sociale à travers les déclarations d'enfants ayant trait à un parent : "Il vieillit", comme si c'était une découverte à un moment donné, permet de situer la vieillesse comme la résultante d'un ordre négocié, ce qui ne préjuge pas du contenu de ces négociations, ni des partenaires de ces interactions, ni de leur aboutissement (DRULHE, 1994). On peut supposer au contraire qu'il existe plusieurs formes du vieillir, et peut-être que ces formes ne sont pas construites et reconnues de la même façon par les protagonistes du phénomène (conjoint, enfants, voisins...) (MANTOVANI, MEMBRADO, 2000).

Il revient à l'analyse de déterminer les multiples contenus dont le cadre de questionnement préalable à la collecte a esquissé les contours. Cela ne veut pas dire revenir à un travail visant à "faire parler les données" par leur traduction immédiate dans le métalangage savant du sociologue. L'analyse consiste à "ausculter" les données pour prendre en compte le tacite sous-jacent dans les espaces vides de l'explicite. Elle est orientée par cette quête de ce qu'elles "disent en plus": quelles lacunes comblent-elles indirectement? quelle(s) appartenance(s) réverbèrent-elles? quelles significations non affichées sont-elles présupposées pour comprendre la situation, l'interaction et l'action dont on a de quelque façon une (des) description(s)? "*Laissez parler les données en écoutant ce qu'elles disent sans le dire*", devient la posture-clé de cette troisième façon d'analyser les données. Les "blancs" de chaque unité d'observation apparaissent d'autant mieux que l'on procède par comparaison: le sociologue aperçoit alors ce que chacune des personnes ne reconnaît qu'en partie.

C'est une telle posture que mettent en œuvre Dominique Argoud et Bernadette Puyjalon pour analyser l'expérience du vieillissement (ARGOUD, PUYJALON, 1999) Pour éviter de reprendre à leur compte de sociologues le langage officiel (celui du politique ou de l'expert), ils écartent la dénomination de "personne âgée" qui présuppose un sort commun lié à l'âge et l'attribution implicite d'une place sociale: l'analyse du contexte explicite comment le discours expert sur cette population finit par étouffer et occulter la parole des individus pour mieux maîtriser le vieillissement qu'il qualifie de pathologique ou pour trouver des solutions politiques à sa prise en charge alors que le processus d'individualisation appelle à écouter et à tenir compte de leur propre expérience. Dès lors ils mêlent une procédure restitutive (composante hyper-empiriste d'exposition d'une diversité d'expressions des vieux) et une procédure de reconstruction du sens de leurs propos. Il n'est pas possible de restituer des chapitres entiers de résultats, mais retenons-en un parmi les plus forts: "Parler de sa vieillesse, c'est d'abord parler de sa surprise d'être devenu vieux. (...) La vieillesse est là, perçue non pas comme le résultat d'un long cheminement, mais comme un événement. "Événement" a ici le sens d'occurrence: quelque chose arrive d'inattendu, de surprenant et de déstabilisateur." Il n'y a pas de causes à cet événement mais des signes annonciateurs qui précèdent la césure entre un avant et un après. L'essentiel du travail analytique de ces sociologues consiste à qualifier cet événement du point de vue même des intéressés et à examiner les réactions réflexives qu'il suscite (surgissement de l'enfance et sa redéfinition, relecture de sa vie...). Un peu d'intelligibilité est donnée par la contextualisation: la vieillesse-événement (et les réactions qu'elle suscite chez les personnes directement concernées) est reconstruite à partir d'une parole réflexive (textes littéraires autobiographiques); d'autres qualifications et d'autres activités décrites émergent de paroles en interaction (avec des professionnels, par exemple) et d'autres encore de paroles de représentation (associations de retraités par exemple).

Ainsi le discours sociologique n'est pas seulement réduit à un mode de construction de la parole ordinaire: il ne s'efface pas totalement dans la restitution; en s'efforçant de déconstruire les propos, il donne des cohérences aux catégories sociales que les locuteurs se sont appropriées pour rendre compte de la partie du monde social où ils se trouvent *hic et*

nunc. Le travail analytique qui précède cette sorte de discours sociologique met en œuvre quatre principes. Le premier relève de l'enjeu du découpage : identifier, dénommer des êtres et des objets, leur cadre spatio-temporel et leurs qualifications, des actions et leurs modalités d'accomplissement. Ce qui est prédéterminé dans le cadre d'une analyse hypothético-déductive fait au contraire l'objet d'un travail de repérage des catégorisations au sein du discours ordinaire, par la démarche inductive. Les catégories retenues procèdent de l'utilisation des propriétés structurales des langues : on identifie des couples d'opposition et des systèmes de conjonction ou d'opposition entre ces couples ; la comparaison permet d'effectuer des regroupements par agrégation autour d'un signifiant ou d'un signifié.

Le second principe vise à reconstituer les relations entre les catégories identifiées⁷ : on repère des processus de passage de ces pôles conjoints ou opposés. L'enjeu consiste aussi à déterminer la nature de ces liaisons : retracent-elles une genèse (par exemple, l'étiologie profane d'une maladie) ? exhibent-elles le jeu de conséquences inattendues (par exemple, la découverte de "sa" vieillesse conduit-elle à renoncer à certaines choses⁸) ? mettent-elles en forme des modalités particulières de figures symboliques selon des contextes à définir ? existe-t-il une homologie de structure entre certaines combinaisons de catégories ? en quoi un ensemble d'éléments constitue-t-il un cadre d'expérience contraignant pour l'exercice de certaines activités ? etc.

L'application de ce second principe met sur la voie du troisième : la conceptualisation comme passage des catégories profanes inter-reliées à des catégories savantes. L'enjeu consiste à inventer ou à réutiliser un concept qui permette de nouer diverses catégories en relation de conjonction. Au cours d'une recherche visant à comprendre les modes de vie des gens âgés de plus de 65 ans, un premier parcours de repérage des éléments constitutifs des entretiens faisait apparaître des baisses de fréquence dans l'accomplissement de certaines activités ("je jardine moins", "je prends moins souvent la voiture", "je tricote moins"...), l'abandon de certaines d'entre elles ("quand les enfants viennent me voir, je ne leur fais plus le repas"), des abandons momentanés suivis de reprises, des substitutions... tout comme des plaintes sur l'accélération de la vie de leurs contemporains, sur l'affadissement de leurs intérêts, sur une fatigue chronique... La transversalité de ces éléments a d'abord trouvé un écho dans nos fiches de lecture : Cumming et Henry (1961) proposaient le concept de désengagement, mais ils signifiaient par là le mécanisme social structurel forçant au retrait les gens âgés, en particulier leur mise hors travail, c'est-à-dire finalement une réduction du nombre des rôles et de l'investissement dans chacun d'eux. Ce que nous observions constituait-il l'envers de ce mécanisme, sa manifestation au cœur de l'expérience des personnes rencontrées ? Notre corpus de données faisait apparaître plusieurs écarts avec ce concept. D'abord, il ne prenait pas en compte la positivité du processus : ces vieilles personnes en retrait n'étaient pas pour autant passives et en position de pure soumission à des événements incontrôlés ! Elles avaient leurs propres réactions et elles agissaient à leur manière pour réaménager leur vie. Ensuite l'idée de désengagement présentait l'inconvénient de laisser croire à l'enregistrement d'une baisse ou d'un abandon alors que le réaménagement s'étayait sur des pôles d'intérêt très

⁷ Cet aspect du travail analytique en démarche inductive n'est pas seulement relevable d'analyses sémantiques, automatisées (par exemple avec le logiciel ALCESTE) ou non. Il peut être effectué à l'aide d'analyses statistiques classificatoires classiques, à partir du codage des catégories profanes et du repérage de leurs systèmes d'opposition. C'est ce que nous avons réalisé à partir d'entretiens visant à retracer le parcours de femmes ayant été pensionnaires d'un Centre d'Hébergement et de Réinsertion Sociale (CHRS) : cela nous a permis de mettre au jour diverses formes de transition après la réinstallation de ces personnes dans le cadre urbain ordinaire (pp.651-658). Cf. DRULHE M. (1987), pp.641-661. Plus généralement, l'analyse statistique qui procède par analyse factorielle de correspondances ou par classification automatique ne présuppose pas d'hypothèses préalables "fortes" : procéder à plusieurs "passages" des données (à l'aide du logiciel approprié) indique bien que le chercheur procède par "comparaison continue" de chacun des moments du traitement statistique et que sa démarche est inductive. Cf. BLÖSS T., GROSSETTI M. (1999), op. cit., Ch. III, § III.

⁸ "Brusquement, je me suis rendue compte de ce qu'était la vieillesse. Il y a eu un dé clic dans ma tête, une petite phrase qui me revient sans cesse : "Plus jamais quelqu'un ne me dira : je t'aime """, Alice Sapritch, citée par ARGOUD D., PUYJALON B., 1999.

vivaces : ces vieilles gens pouvaient “lâcher prise” sur certains points, mais elles “tenaient ferme” sur d'autres. Par ailleurs, certaines activités se substituaient à d'autres (en particulier du fait d'une moindre pénibilité) sans que leur configuration de sens se transforme (par exemple, le passage du potager à l'entretien minutieux de plantes vertes dans son logement). Il paraissait difficile de se réapproprier le concept de désengagement : nous lui avons préféré celui de “déprise” et nous avons recherché à en déterminer les formes ainsi qu'à les rendre intelligibles au regard de la trajectoire de vie (BARTHE, CLÉMENT, DRULHE 1990 ; CLÉMENT, MANTOVANI, 2000). En démêlant les fils des relations sémantiques qui organisent cet aspect du mode de vie et en mobilisant les modèles théoriques déjà constitués à propos du vieillissement et de la vieillesse, l'analyse devient productrice de nouveaux concepts plus adéquats, à la manière de la démarche de Glaser et Strauss.(GLASER & STRAUSS, 1967, 1995 ; BECKER, 1987).

Le quatrième principe est celui de la mise en forme des concepts, de la théorisation : les concepts élaborés à partir de données n'ont d'intérêt qu'intégrés à des propositions théoriques dont l'enchaînement produit la mise en forme du phénomène et contribuent à son intelligibilité. Le travail à accomplir sur ce registre-là vise à l'épuration de ces propositions et à leur mise en cohérence autour de quelques concepts qui forment l'ossature de l'élaboration théorique. La vieillesse se manifeste en particulier par des corps vieillissants. Pour les caractériser, la combinaison de leur conformation (silhouette, volume), de leur maintien (positions, démarche) et de leur traitement (hygiène, tenue) permet de déterminer des types de corporéité. Mais chacune se constitue à l'intersection d'une perception de soi et d'une perception de l'autre. Ces quelques propositions théoriques constituent la base d'une construction de modèles culturels du corps vieillissant, en particulier du point de vue du sens endogène de l'activité corporelle (DRULHE 1993)

Présenter comme nous venons de le faire les orientations épistémiques d'analyse repose sur une expérience de recherche principalement acquise dans le domaine de la vieillesse. Mais il existe d'autres expériences et d'autres façons de présenter le travail analytique en sociologie. Didier Demazière et Claude Dubar, auxquels nous nous sommes référés ci-dessus, ont centré leur explicitation sur les entretiens transcrits qu'ils opposent de façon classique (et sans autre examen) aux questionnaires. En partant du constat qu'il y avait plusieurs façons de fabriquer un questionnaire et de conduire les entretiens, nous avons montré que la différence de nature des matériaux ne passait pas totalement par l'instrument de leur collecte : elle relevait plutôt d'une posture épistémologique et méthodologique. Autrement dit, si nous reprenons largement à notre compte leur distinction entre postures illustrative, restitutive et de reconstruction du sens, nous l'élargissons à l'ensemble des données, quel que soit le mode d'observation, en nous fondant sur la médiation universelle du langage (il n'y a pas de matériau qui ne soit “supporté” par quelque langage). La tripartition développée par Nicolas Dodier et Isabelle Baszanger (1997), en se plaçant du point de vue d'une sociologie pragmatique, se limite à l'enquête ethnographique : la “totalisation des données” est une autre façon de désigner l'analyse des observations de terrain et ses résultats. Parmi les multiples exigences de la mise en œuvre de l'approche ethnographique, les auteurs mettent en avant celle d'ouverture : elle correspond largement à la posture émiqque et inductive que nous avons indiquée. Dès lors les trois manières d'analyser les données que nous offrent ces auteurs paraissent se présenter comme une complexification de notre propre explicitation de cette posture. En réalité le point de vue est différent, car il procède de la détermination du contexte de l'enquête : à quel ensemble unique référer la série désordonnée des observations (culture, histoire individuelle, “collection hétéroclite de ressources”...) pour ordonner les matériaux en un tout cohérent ? Cela nous conduit à situer l'analyse selon le niveau auquel on l'accomplit, mais nous ne pouvons pas reprendre tel quel le travail des auteurs parce que nous avons choisi

de prendre en compte l'ensemble des approches couramment utilisées en sociologie.

TRAVAIL SOCIOLOGIQUE ET TOTALITÉ DE RÉFÉRENCE : LES NIVEAUX D'ANALYSE

On ne peut pas comprendre toute la portée de la démarche analytique si on ne met pas en perspective son orientation avec le niveau à laquelle elle se situe (LAHIRE 1996). Le niveau d'analyse peut être déterminé par trois critères : l'extension du collectif d'appartenance auquel peuvent être référées les unités d'observation qui sont la source des matériaux, le cadre temporel engagé dans l'observation et la masse d'entités observées. Il faut se garder de considérer séparément ces trois critères : ils peuvent se combiner de multiples manières. Commençons par expliciter chacun d'entre eux.

Trois critères pour fixer les niveaux d'analyse

L'extension du *collectif d'appartenance* en appelle au vecteur de l'espace. Une démarche étique et objectiviste peut se situer sur ce vecteur-là selon trois échelles d'analyse au moins : recherche sur un phénomène auprès de populations concernées de plusieurs sociétés ; recherches classiques au niveau national ; recherches limitées aux contours politico-administratifs du local (selon divers critères : commune, canton, agglomération...). À chaque échelle d'extension, il est clair que cette approche "bénéficie" de l'unification étatique des territoires : la mise en équivalence des êtres et de leurs propriétés est souvent un effet des institutions publiques, nationales (les administrations de chaque Ministère) et internationales (Organisation Internationale du Travail, Organisation Mondiale de la Santé, Organisation des Nations Unies, etc.). Ceci invite le sociologue à procéder à un questionnement critique des catégories officielles qui proposent comme allant de soi leur propre découpage du réel.

Mais l'approche émique et compréhensive n'exclut pas, pour étudier un phénomène déterminé, de franchir les frontières des États. Les travaux sur les filières et circuits de déplacements entre ce que les migrants considèrent comme pays d'origine et pays d'accueil est un bon exemple de cette porosité transfrontalière saisie par la recherche inductive : de telles recherches remettent en cause la notion d'étranger (de ce point de vue, l'étranger est moins déterminé par des frontières et des territoires que par l'insertion dans le maillage d'un réseau). Ce qu'une approche hypothético-déductive saisit sur le plan national est abordé autrement comme un "entre soi" constitué de valeurs et d'une langue commune. Il reste le niveau du "local par expérience", le "pays" dont on connaît routes, chemins et villages, ou bien la "ville à taille humaine" où l'interconnaissance entre les habitants est à peu près assurée, ou encore le quartier dont les habitants savent qui en est membre et possèdent "sur le bout des doigts" le dédale de ses méandres. Le critère de l'extension du contexte permet à chaque approche de déterminer des niveaux d'analyse qui se correspondent d'une certaine façon, mais sans jamais se recouvrir.

Le *cadre temporel* au sein duquel va s'effectuer l'analyse peut être précisé en fonction des unités d'observation retenues, même si des lignes temporelles diverses peuvent s'enchevêtrer et se constituer en des combinaisons originales. Sans doute serait-il prétentieux de croire parvenir à des périodisations tranchées et indiscutables (le parallélisme entre international/national/local et longue durée/moyenne durée/courte durée reste formel et très flou) mais il existe incontestablement des temporalités liées à l'expérience individuelle. Pour chacun de nous il y a la contemporanéité de l'ici et maintenant que l'on peut décliner par des enquêtes transversales (les retraités en France à partir du dernier recensement, par exemple) ou bien par des recherches en profondeur sur des moments clés (le passage à la retraite, devenir grand-parent, être vieux avec la maladie d'Alzheimer...). Il existe aussi l'histoire de son propre parcours, composée de multiples lignes biographiques (scolaire, professionnelle,

sanitaire, familiale, résidentielle...). Mais il suffit d'être attentif aux différences de génération pour voir se dessiner des temporalités collectives (ATTIAS-DONFUT 1988, 2000) : le découpage de périodes peut s'effectuer à partir d'évènements qui font rupture (la fin d'une guerre, une crise qui affecte de multiples façons la vie des populations et laisse des traces...), d'un changement de tendances (par exemple l'affolement des boussoles démographiques dans la décennie 1970 en France traduit l'apparition d'un nouveau régime dans la constitution des familles à travers l'extension de la cohabitation juvénile), de cycles institutionnels (de la maternelle au primaire...), économiques (les Trente Glorieuses...). Ces différents critères définissent des plages de stabilité (à certains égards) qui peuvent être comparées pour déboucher sur une analyse des changements, à condition de ne pas introduire la durée sous un regard strictement objectiviste, en partant du principe que c'est le bon moyen de mettre au jour l'arbitraire de catégories sociales, ordinaires ou officielles, souvent naturalisées pour rendre intouchable la part de réel qu'elles prétendent saisir (cette position risque de clore le discours savant sur une parole définitive au lieu de laisser ouverts des espaces publics de débats et de controverses).

En relation avec les deux critères précédents, le *volume et la nature des unités d'observation* qui fournissent le matériau d'analyse ainsi que la manière dont il a été constitué (quel prélèvement ? selon quels principes de sélection ? pour quelles finalités ?) offrent un autre appui pour se situer à un niveau d'analyse déterminé. La multiplication des chantiers (services hospitaliers, associations, entreprises...) ne préjuge pas du niveau d'observation : on peut y observer des individus dans le déroulement de leur activité ou bien les constituer en acteurs collectifs ayant des caractéristiques déterminées (chiffre d'affaires, effectif des personnels employés, capital matériel disponible, mobilier et immobilier, gamme de produits ou de services proposés, etc.). La quantité d'unités d'observation n'a de pertinence que si leur mode de rassemblement est explicité en fonction des objectifs de la recherche : même si toute généralisation ne procède pas du nombre, il reste que le dénombrement, la quasi-statistique et la statistique constituent des points d'étayage importants. Bien sûr l'ordonnancement de groupes à partir de décomptages indique seulement un niveau d'analyse : la mise en scène des personnes, à travers des observations ethnographiques, des entretiens ou d'autres documents non chiffrés, permet l'explicitation d'interactions, d'actions et de leurs raisons ainsi que des cadres situationnels et institutionnels pour les comprendre et les expliquer. L'enjeu du critère de masse est la nature de la mise en scène : plutôt des individus ou plutôt des groupes ? Cet enjeu suscite un mouvement d'appel à l'éthique : la pente d'une tendance ne saurait avoir force de loi pour quiconque ; la "normalité" d'une fréquence statistique ne saurait avoir la pression contraignante d'une norme sociale : quel que soit le niveau d'analyse, le respect de la personne et de sa liberté reste à l'ordre du jour.

Niveaux d'analyse à l'œuvre dans les recherches sur le vieillissement.

Pour faire écho à ces propositions abstraites, développons quelques exemples d'analyse qu'on peut différencier selon les niveaux que nous venons de déterminer ; ces exemples donnent à voir telle ou telle combinaison des différents critères qui les distinguent (étique-émique // espace-histoire-masse).

Comparaison internationale et par périodes : orientation "étique".

En France, l'âge à la retraite s'est notablement abaissé depuis le milieu des années 1970 : alors que depuis la fin de la seconde guerre mondiale cette transition s'accomplissait à 65 ans, elle a lieu désormais à des âges inférieurs variables, essentiellement entre 50 et 65 ans. Ce phénomène est-il spécifique à la société française ? La comparaison d'un échantillon de pays atteste qu'il n'en est rien (GUILLEMARD, REIN 1993) : tous les pays développés, y compris les pays d'Europe du Sud qui ont vieilli plus tard que ceux d'Europe du Nord et à l'exception, au début des années 1990, de la Suède et du Japon, manifestent ce phénomène incontestable :

la sortie précoce de l'activité. En 1975, 80 à 90 % des personnes âgées de 55-59 ans étaient en activité ; en 1989, ce taux a fortement baissé dans tous les pays : 62,5 % en France, 69 % en Allemagne de l'Ouest, 68 % au Royaume-Uni, 86 % en Suède... Entre 60 et 65 ans, la baisse de l'activité est également importante : le taux d'activité masculin varie entre 55 et 75 % en 1975, et entre 23 et 62 % en 1989. Cette tendance affecte aussi bien les femmes que les hommes. Elle concerne également toutes les strates des sociétés : on sait que 45 ans est devenu un âge-charnière pour les cadres supérieurs, l'âge où commencent les difficultés de carrière (promotion et sécurité de l'emploi en particulier), alors que précisément c'est le moment où commence la seconde moitié de la vie en termes de longévité ! Est-ce à dire pour autant que cette tendance à la retraite précoce ("early retirement") constitue en tant que telle un objet sociologique, c'est-à-dire épuise son sens dans le constat d'un mouvement de calendrier qui affecte le moment où, dans le cycle de vie, on prend sa retraite ? En poursuivant la comparaison, on peut montrer qu'il s'agit plus encore "d'une transformation en profondeur de la transition de l'activité à la retraite" (GUILLEMARD, 1992) : ce n'est pas seulement prendre la retraite plus tôt ; la retraite précoce est une dimension d'un phénomène plus vaste, la flexibilisation de l'ensemble du cycle de vie, lui-même composante du mouvement de flexibilisation du capitalisme réticulaire (BOLTANSKI, CHIAPELLO 1999). Le cycle ternaire du cycle de vie (âge de la formation, âge du travail productif, âge de l'inactivité) s'effondre : la sortie précoce de l'activité ne fonctionne pas selon des critères d'âge mais selon des critères fonctionnels, comme en témoigne la variabilité des préretraites ; à l'autre extrémité, l'entrée dans la vie active devient très floue. Le déroulement de la vie devient de moins en moins prévisible : la scansion des temps sociaux est brouillée. Mais de ce fait ainsi établi, comment rendre compte ? Les chercheurs en recherchent l'explication dans plusieurs directions : les transformations dans les systèmes de protection sociale, les changements qui ont affecté le capitalisme et leur répercussion sur les marchés du travail, l'interaction entre cycle de vie, État-providence et marchés du travail. Le niveau d'analyse mis en œuvre *conjugue la comparaison internationale* (entre sociétés développées) *et la comparaison par périodes* (la fin des Trente Glorieuses vs. le milieu des Trente Piteuses). Il présuppose un découpage implicite des sociétés selon le critère du développement et une périodisation de leur histoire à partir d'une rupture (la fin de la seconde guerre mondiale) et selon la perspective de cycles économiques (croissance forte, croissance faible).

Comparaison internationale et par périodes : orientation "émique".

Ce même niveau d'analyse, combinant des sociétés et des périodes différentes, est à l'œuvre dans des travaux qui se sont attachés à la vieillesse des Maghrébins en France. Plusieurs âges successifs de la migration (SAYAD 1977) servent de contexte pour situer la vieillesse des Maghrébins à la retraite : la migration noria antérieure à 1945 a laissé peu de traces car les hommes d'un même patrilignage se succédaient et retournaient assez rapidement au pays ; entre 1945 et 1956/1962, la migration reste toujours essentiellement masculine, mais elle est plus durable ; après l'indépendance des États tunisien, marocain et algérien, une nouvelle phase commence jusqu'à son arrêt en 1974-1975, qui sera suivi des mesures de "regroupement familial". Au moment où cessent les illusions sur le caractère temporaire de l'immigration maghrébine en France (même les retraités maghrébins passent leur vieillesse en France et y meurent), on peut ainsi comprendre qu'il y ait parmi eux deux populations : une population de retraités vivant en famille, très peu nombreuse, et une importante population de Maghrébins âgés qui vivent seuls ou avec des cousins (SAMAOLI 1990). Les marchés aux fruits et légumes, aux vêtements, etc. sont devenus un des hauts lieux de la vieillesse immigrée en France, territorialité affective inventée par ces vieux Maghrébins, ce qui résume combien compte la communauté maghrébine, faible écho de la communauté villageoise abandonnée. Plus encore, la vieillesse se vit selon une sorte "d'extension du territoire" : on vit ici et là-bas, parfois au sens concret selon un partage du temps entre France et Maghreb, ou

bien au sens symbolique en “voyageant dans sa tête”. “La culture maghrébine s’appuie davantage sur la notion de honte que sur celle de culpabilité. Les premiers moments de cette vieillesse sont presque des instants “honteux”, parce que l’immigré a rompu beaucoup de choses, et d’abord l’engagement moral de retour”. Rares, les vieilles femmes maghrébines sont des pionnières sexagénaires, partagées entre des aspirations contradictoires (LACOSTE-DUJARDIN 1990 ; ATTIAS-DONFUT 2006) : elles ne peuvent pas vieillir comme une *tamgart* traditionnelle (vieille femme, belle-mère et grand-mère qui règne sur la gestion domestique) mais il faut prouver “là-bas” l’accomplissement d’une certaine réussite pour faire oublier qu’elles ont manqué de “pudeur” en migrant (la migration féminine était alors perçue comme transgression de la *hachouma*) ; elles se sont accoutumées à une vie plus confortable “ici” et surtout à une certaine autonomie à laquelle elles ne veulent pas renoncer en retournant définitivement “là-bas” : mieux vaut des allers-retours, même coûteux. *L’orientation de l’analyse est, dans ce cas, inductive* (la vieillesse des migrants a un tout autre sens que la vieillesse des autochtones), *mais elle n’exclut pas des collectifs d’appartenance très étendus, qui se jouent des frontières des États-Nations, tout en tenant compte à la fois de parcours biographiques individuels, où affleurent “la honte” et des temporalités d’ordre collectif*, celle de la périodisation de la migration maghrébine en fonction de ses transformations. *Si l’on met en perspective la recherche sur la transition de l’activité vers la retraite et les travaux sur la vieillesse des migrants maghrébins, il apparaît que l’orientation de l’analyse ne dépend pas du niveau où elle se situe*. À chaque niveau, on peut avoir une démarche de type hypothético-déductif ou une approche de type inductif, comme on peut encore le vérifier pour des travaux qui visent à prendre en compte une société dans son ensemble.

Le débat sur le rapport entre régulations locales et régulation globale, entre approche organisationnelle de l’action et son approche sociétale pourrait laisser penser le contraire : la discussion sur l’endogénéisation de l’explication (rendre compte de l’action organisée par le seul contexte local) vs. l’endogénéisation de l’exogène pour mieux expliquer (saisir comment des processus généraux, institutionnels sont à l’œuvre dans les espaces de travail ou d’organisation où les acteurs s’insèrent) ne peut pas être tranché en opposant les limites de recherches locales au regard de recherches internationales. En réalité ce sont deux postures théoriques qui s’affrontent et déterminent des modalités différentes de collecte et d’analyse de données. Cf. MAURICE M. (1994).

Comparaisons de pratiques au niveau national selon une périodicité déterminée : orientation “étiquée”.

Les personnes âgées ont-elles des comportements culturels spécifiques ? L’enquête *Pratiques culturelles des Français*, répétée régulièrement depuis l’enquête princeps de 1973, permet de répondre à cette question et de tenter de lui apporter quelques éléments d’explication. “Les 60 ans et plus demeurent certes moins bien équipés que les autres tranches d’âge, mais ils se rapprochent de la moyenne nationale : la proportion de non-possesseurs de livres est passée en 15 ans de 44 % à 23 %, celle des non-possesseurs de disques de 73 % à 52 %. Un quart d’entre eux dispose désormais d’une chaîne hi-fi et même 8 % d’un walkman”. Si les réponses au questionnaire révèlent une spécificité dans leurs goûts pour un certain type de livres (livres d’histoire et essais), leurs penchants en matière de programmes télévisuels ne diffèrent pas fondamentalement de ceux des autres Français (à leur attachement près pour le fonds patrimonial télévisuel qui va de pair avec une certaine réserve pour les émissions de création récente qui séduisent les jeunes). Les plus de 60 ans de la fin des années 80 ont également comblé leur retard en matière de sorties et visites, sauf pour les sorties nocturnes

pour lesquelles ils sont toujours aussi réservés. Le point le plus différenciateur est incontestablement la participation à une association : ils sont 41 % alors que la moyenne nationale est de 38 %. Cette homogénéisation des conduites culturelles des gens âgés au regard de celles des autres tranches d'âge de la société française peut être largement expliquée comme un effet de génération : les vieilles personnes fin de siècle sont plus diplômées et plus urbaines que celles de la fin des Trente Glorieuses ; elles sont aussi "disponibles" plus tôt (abaissement de l'âge de la retraite) et elles ont d'autres attentes. Comme les travaux de l'INSEE, les recherches du Département des études et de la prospective du Ministère de la Culture visent à décrire et expliquer des pratiques particulières qui s'accomplissent selon des fréquences et des modalités diverses dans la société tout entière.

Comparaisons prenant en compte une société globale à un moment donné : orientation inductive objectiviste et orientation compréhensive.

C'est un point de vue plus inductif, quoique largement fondé sur l'établissement de tendances, qui animent le groupe Louis Dirn et Henri Mendras pour interpréter la place du Troisième âge dans la Nation française (DIRN, MENDRAS, 1984) À l'encontre de l'idée stéréotypée selon laquelle les vieux seraient un poids et un grave problème social pour la société, les auteurs s'attachent à montrer que la dynamique sociale de ce groupe d'âge monte en puissance. La question n'est pas : comment les aider ? Elle est plutôt : examinons ce qu'ils font pour les autres ! Avec des revenus assurés par la Protection sociale et un patrimoine qui croît avec l'âge, comment ne seraient-ils pas l'un des moteurs de la consommation et de la croissance ? Leur consommation est d'autant plus soutenue qu'ils sont des animateurs-pivots des rencontres et de la vie de la famille élargie, très proches de leurs petits-enfants et réinventant leurs rôles de grands-parents. Bricolage, jardinage, activités domestiques, sorties, voyages tendent à saturer leur agenda et leur calendrier. Et c'est sans compter le bénévolat dans de multiples associations qui contribuent aux services publics et au débat dans l'espace public. Ainsi une vision pessimiste et conservatrice du Troisième âge paraît obsolète : les vieux sont d'abord des actifs dont l'hétérogénéité est comparable aux autres classes d'âge, mais surtout des citoyens qui emploient au mieux leur énergie et leurs compétences dans le secteur non-marchand (ce qui n'est pas répertorié dans les dispositifs de la comptabilité nationale) et qui contribuent par là à améliorer le mode de vie de l'ensemble social. Le troisième âge serait à interpréter, dans la lignée des interprétations de Veblen, comme nouvelle "classe de loisirs".

Un autre type d'analyse, résolument compréhensif tout en se situant sur le registre de la société globale, consiste à construire un échantillon de sites qui font l'objet de monographies, puis à les comparer. En France, le CNRS puis la MIRE (s'associant ou non à d'autres organismes) ont été de puissants médiateurs de cette sorte de recherche. En 1989-1991, la MIRE et le Plan Urbain engagent un programme de recherche intitulé "Services urbains et personnes âgées dépendantes" : des villes de l'agglomération parisienne, de l'Ouest, du Sud-Ouest, du Sud-Est, du Centre et de l'Est font l'objet de monographies sur ce thème. Ensuite vient le temps de comparaisons au cours de séminaires communs puis, plus systématiquement, grâce à une petite équipe (MIRE, PLAN URBAIN 1992) . S'il n'est pas possible de rendre compte ici de l'ensemble de ces travaux, indiquons deux lignes de résultats : il apparaît que les systèmes d'offre gérontologique sont très hétérogènes, mais le cheminement de la demande pour un recours à tel ou tel service professionnel offert passe par divers types de médiation familiale ; lorsque la prestation offerte est acceptée et mise en œuvre, elle fait l'objet d'infléchissements et d'ajustements sous la pression de la vieille personne concernée et de son entourage.

Les deux dernières recherches dont on vient de parler procèdent d'une *analyse transversale à un moment donné* : elles s'inscrivent dans la contemporanéité de l'observation d'une "actualité". À l'inverse nous avons vu des travaux qui comparent des observations effectuées

selon des rythmes divers (l'écart de 7 à 10 ans qui sépare les recensements en France, les 7 ou 8 ans qui ont séparé les enquêtes sur les pratiques culturelles des Français, les enquêtes décennales de l'INSEE, etc.) : le côté partiellement aléatoire de leur date de réalisation ne doit pas faire oublier que ces enquêtes transversales d'un moment se situent en réalité dans un contexte historique (économique, politique, culturel, démographique) bien déterminé. Elles permettent de saisir de profondes tendances de stabilité, mais aussi des transformations dont le devenir n'est pas assuré, pas plus que l'interprétation proprement sociologique : la reproduction sociale n'est pas forcément répétition historique pas plus que tout changement ne relève d'une révolution radicale (PASSERON 1986). À *un niveau individuel*, les parcours de vie rendent intelligibles les décisions d'un moment et les ajustements ou les ruptures dans l'identité.

Contemporanéité des moments d'observation dans un univers local déterminé et différenciation des orientations d'analyse.

La contemporanéité du moment d'observation peut apparaître comme un *moment-clé de l'existence*. Choisir le moment de la retraite pour examiner la redéfinition ou le réajustement des relations conjugales relève de ce type de niveau d'analyse : comment rétablir une distance conjugale qui soit satisfaisante pour chacun des partenaires, dans la mesure où la cessation d'activité bouscule l'équilibre antérieur d'un certain montage entre écart et proximité (CARADEC 1994) ? Si l'on convient que les sorties de l'espace domestique systématiquement faites en commun parce qu'il y a revendication de co-présence traduisent une attitude fusionnelle alors l'attitude indépendante s'accommode de sorties partagées, mais revendique que toutes ne le soient pas, et si l'on remarque en outre que certains conjoints veulent surtout rester au domicile (attitude centripète) alors que d'autres ne trouvent leur bonheur qu'en dehors de leur "chez soi" (attitude centrifuge), on peut faire apparaître différentes configurations de distance conjugale dont certaines sont compatibles (par exemple, deux conjoints "fanatiques de la vie en extérieur" pourvu qu'ils soient ensemble) et d'autres problématiques (un conjoint veut surtout sortir, mais avec son ou sa partenaire, tandis que l'autre préfère rester seul à la maison). La détermination de la "bonne" distance suppose des négociations dans le couple pour que la distance établie antérieurement évolue : à travers ces interactions négociées à reconstruire, le sociologue nous donne une intelligibilité des configurations observées.

De façon plus classique, *le niveau d'analyse peut être "local", c'est-à-dire soit déterminé par un découpage politico-administratif du territoire global de la nation (région, département, commune...), soit revendiqué par l'expérience de ses habitants*⁹. Quelle vie est produite dans les centres d'hébergement pour personnes âgées ? La recherche suscitée par ce questionnement à la fin des années 70 repose sur un échantillonnage d'établissements de la région Midi-Pyrénées, où trois corpus de données sont rassemblés : interrogation des directions, questionnaires (différents) auprès des personnels et auprès des personnes âgées (DRULHE, 1981). L'orientation objectiviste de l'analyse permet de disqualifier le découpage administratif des établissements (foyer-logement, hospice et maison de retraite) au profit d'une autre typologie qui tient compte de leurs infrastructures et de leur mode de fonctionnement (institutions du milieu rural, institutions modernistes, institutions à forte proportion d'invalides, institutions en voie de modernisation). En leur sein, des formes hétérogènes de sociabilité et de vie sociale coexistent, mais chaque type d'établissement développe quelques formes dominantes qui le caractérisent.

Avec un niveau d'analyse de même nature, quoique différent (le milieu rural du Sud-Ouest

⁹ Au cours de travaux sur la grande précarité à Toulouse, il est apparu qu'un groupe de SDF se particularisait par la permanence de ses circuits dans la ville ou l'agglomération proche : ils ont été reconnus comme "résidents notoires". Cf. CLÉMENT S., DRULHE M., MANTOVANI J. (2000).

français), c'est une autre orientation qui préside à la détermination des modes de prise en charge des parents âgés par leurs descendants, compte tenu de la transmission du patrimoine. (DRULHE, CLÉMENT 1992) Le modèle de cohabitation lié à un partage inégalitaire des biens (pour avantager l'héritier qui accepte le projet de garder à domicile ses ascendants dans leur grande vieillesse et de les prendre en charge, en particulier s'ils sont atteints de déficiences graves) ne disparaît pas, mais fait place à d'autres modèles (cohabitation distante, décohabitation proche...). Quatre éléments participent à la mise en forme de ces modèles : le volume et la qualité du patrimoine, la dynamique socioprofessionnelle de l'enfant susceptible d'hériter du patrimoine et des parents, la place dans la fratrie (CLÉMENT 1993) et le maintien d'un modèle d'assistance familiale.

Les possibilités d'emboîtement des orientations et des niveaux d'analyse.

Les distinctions effectuées tant sur le plan de l'orientation analytique que sur celui de l'échelle des analyses permettent de situer et de comprendre les modes de raisonnement sociologique à l'œuvre dans un travail sociologique particulier. Les exemples que nous avons présentés font apercevoir des montages simples de critères qui permettent d'entrevoir qu'un tableau croisant les divers aspects de l'orientation analytique et les dimensions constitutives des niveaux d'analyse donnerait une explicitation des nombreuses possibilités. En même temps ce tableau présenterait l'inconvénient de figer des positions exclusives les unes des autres, alors que la dynamique des recherches conduit à imaginer des combinaisons beaucoup plus complexes. Pour éviter des explicitations trop abstraites de ce dernier point, nous prendrons un dernier exemple qui couvre un ensemble de travaux dans le domaine de la vieillesse, en Suisse.

“Ensemble de travaux” en effet : ceux-là précisément d'une équipe de sociologues genevois au sein d'un laboratoire pluridisciplinaire (GUGRISPA, Groupe Universitaire Genevois de Recherches Interdisciplinaires Sur les Personnes Agées, fondu ensuite dans CIG, Centre Interfacultaire de Gérontologie), dont le déroulement court sur près d'un quart de siècle, jonglant avec les orientations et les niveaux d'analyse¹⁰. Le point de départ est une enquête transversale, en 1979, mêlant questionnaires (base d'échantillonnage importante N= 1608) et entretiens biographiques (LALIVE D'ÉPINAY et alii, 1983). Elle visait une explicitation différentielle des modes de vie des personnes âgées, en particulier selon les trajectoires professionnelles et selon l'ancrage culturalo-religieux, par comparaison d'un canton dominé par l'urbain et d'un canton resté profondément rural. Nous n'allons pas présenter les résultats, mais souligner plutôt qu'une partie des données (analyse qualitative de certaines parties du questionnaire, récits de vie) est reprise en approche inductive, alors que la démarche princeps était objectiviste. Ainsi, la retraite comme transition, l'aménagement de la vie quotidienne, les formes de sociabilité, la religion et la vision du monde, la solitude ont fait l'objet d'explorations descriptives et compréhensives (LALIVE D'ÉPINAY 1996).

Il reste que la richesse des résultats trouvait une importante limite dans la connaissance statique des modes de vie de ces vieilles personnes : le développement de la société urbaine produit-il plus d'isolement et d'insécurité chez les aînés ? avec les changements dans les configurations familiales, comment évoluent les relations des parents âgés avec leurs descendants ? les nouvelles politiques sociales incitent-elles les vieilles gens à recourir aux services gérontologiques de professionnels ? Quinze ans plus tard (1994), l'équipe récidive (N=1898) en faisant le choix d'une démarche à trois “détentes” : analyse différentielle de l'hétérogénéité des gens âgés, comparaison interrégionale et (nouveau) comparaison dans le

¹⁰ Qu'une équipe “creuse son sillon” dans un domaine de recherche particulier n'est évidemment pas une innovation récente ! Dans le domaine de la vieillesse, l'équipe de géographie sociale de Françoise Cribier en est un autre exemple, tout comme l'équipe toulousaine “Viellir aujourd'hui : vieillesse et société” du LISST (UMR CNRS 5193). Il reste que l'équipe genevoise se distingue par la diversité de ses travaux, conduits à partir d'une base interrégionale de données transversales.

temps (1979-1974) (LALIVE D'ÉPINAY, BICKEL, MAYSTRE, VOLLENWIDER 2000). Même si la plupart des variables du premier questionnaire sont conservées pour les comparaisons, d'autres sont introduites : l'orientation, largement hypothético-déductive, est centrée sur "l'autonomie" et les "facteurs internes et environnementaux qui favorisent ou entravent l'autonomie de la personne âgée et son aptitude à vivre [...] en société". Chacun de ces concepts est décomposé en vecteurs concrets que les réponses aux questionnaires permettent de tester et de mettre en perspective avec des résultats obtenus dans d'autres études, en d'autres sociétés occidentales. Santé, vie relationnelle avec la famille et l'entourage, style de vie, formes de participation sont les composantes de la vie de ces vieilles personnes observées et l'intelligibilité en est recherchée du côté des situations économiques et des ancrages territoriaux ainsi qu'à travers les parcours de vie. *Le travail sociologique ainsi effectué utilise tour à tour des approches analytiques distinctes qu'elle situe à des échelles différentes : la comparaison interrégionale a toute sa pertinence pour les analyses objectivistes à un niveau synchronique puis diachronique ; elle perd de sa pertinence pour décrire l'aménagement de la vie quotidienne ou les formes de sociabilité, qui nécessitent une posture d'observation et d'analyse d'ordre micro-local.* L'histoire de l'élaboration de multiples données effectuée par ces sociologues permet le *constat de montages analytiques diversifiés* : elle s'est construite à travers de multiples chantiers d'approches selon des échelles différentes à partir d'un même bassin de données.

*

* *

Comment expliciter l'expérience de la recherche sociologique souvent qualifiée de "cuisine sociologique" faute d'aller au-delà d'une description des techniques de collecte et d'analyse de données ? On a tenté de déployer la pratique sociologique à partir de deux composantes essentielles : son ancrage et son développement. Le croisement des orientations (ancrage) et des niveaux d'analyse (développement) ne constitue pas une recette technique de plus pour la démarche sociologique : ce n'est pas l'instrument de complexification de capacités analytiques pour ordonner des matériaux et les transformer en totalité significative. Il vise simplement à éclairer les choix de cheminements dans la détermination de l'observation et à guider les parcours de lente maturation dans l'élaboration des données. Traduction et schématisation, argumentation et mise en forme prennent des allures différentes dans la transformation de la banalité des objets sociaux en objets scientifiques et dans l'explication des formes qu'ils prennent selon les contextes : l'explicitation de ces différences permet de se donner quelques points de repère pour une progression dans la recherche au sein de laquelle l'incertitude suscite sans cesse imagination et créativité. Le risque de distinction de ces formes peut consister à préjuger de leur hiérarchisation. Tel n'est pas le sens de notre démarche qui s'inscrit dans le sillon des travaux épistémologiques de Jean-Michel Berthelot : sa posture est résolument analytique et non pas normative. Il ne s'agit pas de déterminer des fondements mais d'élucider le travail de connaissance accompli par la sociologie à partir des recherches conduites dans un domaine particulier. C'est pourquoi nous avons examiné un corpus de travaux effectués dans le secteur de la vieillesse.

Dans la dernière partie de l'ouvrage collectif d'épistémologie des sciences sociales qu'il a dirigé (BERTHELOT 2001), Jean-Michel Berthelot aboutit à la configuration de trois pôles qui bornent l'espace des connaissances produites par ces disciplines : un pôle naturaliste associé à une perspective nomologique et causale ; un pôle intentionnaliste qui substitue au modèle causal un modèle téléologique de l'action ; un pôle symbolique hétérogène dont le point rassembleur est le privilège accordé aux significations déconnectées de tout fondement

tant naturel qu'individuel. Si la perspective analytique que nous avons utilisée pour l'appliquer au champ de la vieillesse est semblable à la sienne, son aboutissement ne fournit pas le même triptyque, même s'il n'y a pas de contradictions entre les deux. Pourquoi ces variations ? On peut y apercevoir au moins trois raisons. La première est un effet d'échelle : les corpus de textes ne sont pas construits de la même manière. Jean-Michel Berthelot s'est efforcé de comparer analytiquement des travaux exemplaires de chacune des principales disciplines constitutives des sciences sociales alors que nous avons seulement examiné ici un corpus de travaux d'un domaine particulier de la sociologie. Ensuite nous avons privilégié deux facettes de la pratique sociologique : l'orientation de l'observation et du traitement des données puis l'univers de référence de leur développement (échelle d'analyse) alors que l'examen de la pluralité dans les sciences sociales a été conduit à partir de l'ouverture la plus grande possible. Enfin, aussi analytique que soient les deux démarches, elles ne peuvent pas totalement échapper à une tension latente entre description et prescription : les postulats minimaux de rationalité, de discussion et d'argumentation finissent par tracer dans leur application une sorte de fil normatif. Il n'est pas impossible que la prétention à la justesse de l'un infléchisse d'une autre façon que celle de l'autre leur commune prétention à la vérité. Cette mise en perspective rapide a au moins l'intérêt de fournir un argument pratique pour poursuivre la comparaison à différentes échelles d'analyse.

On aura compris qu'on ne cherche pas à faire la promotion d'une combinaison particulière d'orientation et de niveau d'analyse. Cependant, leur portée sociale n'est pas équivalente : il importe de réfléchir sociologiquement aux usages des travaux en sciences sociales (DESROSIÈRES 2001) : leurs caractéristiques propres n'appellent-elles pas des formes particulières d'utilisation ? La posture objectiviste et sa quête de facteurs ou de déterminants sociaux (proche du pôle naturaliste dégagé par Berthelot) n'a-t-elle pas quelque affinité avec la raison technocratique ou la raison militante autoritaire, dans la mesure où elle offre un levier d'intervention apparaissant comme nécessaire si on souhaite provoquer du changement sur le terrain où interviennent ces facteurs (vouloir le bonheur d'autrui quelles que soient ses propres raisons) ? Inversement, la posture qui laisse la parole aux agents en ayant la prétention de restituer l'expérience du terrain sans déformation par une interprétation proche de la parole énoncée n'est-elle pas sur la pente d'une démocratie directe ou autogestionnaire dans laquelle le "philosophe-roi" écoute le peuple et indique aux gouvernants les bonnes décisions ou recommande les bonnes pratiques en fonction de la plainte ou de la demande ? Enfin la perspective d'une explicitation des logiques d'action rapportées à leurs cadres de possibilité n'offre-t-elle pas l'occasion de nourrir le débat public par l'objectivation de ses cadres souvent inaperçus, soumis alors au choix d'une conservation ou d'une transformation ? Nous n'avons d'autre prétention ici que de proposer ces trois idéaux-types : il reste à en vérifier la portée heuristique.

Mais il serait idéaliste d'imaginer que le sociologue peut souverainement choisir de se situer à l'un ou l'autre de ces pôles : ce serait oublier le poids de la demande et la force de l'interaction avec les commanditaires. En particulier, lorsque la recherche est une réponse à appel d'offres, nos rapports de recherche ne peuvent pas être rédigés sans tenir compte de leur adressage de base, même si les publications ultérieures visent d'autres publics. Bien sûr, la "demande sociale" financée par des organismes publics ou privés n'est pas de même nature selon les financeurs et selon les périodes : pour que les usages de la recherche soient aussi proches que possible du pôle souhaité (technocratique, populiste, alimentation du débat public), les sociologues ne peuvent pas se contenter de travailler selon les combinaisons d'orientation et de niveau d'analyse en affinité avec l'un ou l'autre de ces pôles ; il leur est indispensable de négocier avec les commanditaires (ou leurs représentants) pour les "former" à tirer parti des résultats dans le fil de leur élaboration : une communication efficace et productive est certainement une tâche d'avenir pour les sociologues.

BIBLIOGRAPHIE

- ARGOUD D., PUYJALON B. (1999), *La parole des vieux. Enjeux, analyse, pratiques*, Paris, Dunod et Fondation de France.
- ATTIAS-DONFUT C. (1988), *Sociologie des générations : l'empreinte du temps*, Paris, PUF.
- ATTIAS-DONFUT C. (2000), Rapports de générations. Transferts intrafamiliaux et dynamique macrosociale, *Revue française de sociologie*, 41, n°4.
- ATTIAS-DONFUT C. (2006), *L'enracinement. Enquête sur le vieillissement des immigrés en France*, Paris, Armand Colin.
- BARTHE J-F., CLÉMENT S., DRULHE M. (1990), Vieillesse ou vieillissement ? Les processus d'organisation des modes de vie chez les personnes âgées, *Revue Internationale d'Action Communautaire*, n° 23-63.
- BEAUD S., WEBER F. (1997), *Guide de l'enquête de terrain*, Paris, Editions La découverte et Syros.
- BECKER H.S.(1987), Problèmes d'inférence et de preuve dans l'observation participante, Présentation et traduction par Marcel Drulhe (en collaboration avec G. Moore), *Cahiers du Ce.R.S.*, n°5, février.
- BECKER H.S., (2002), *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*, Paris, La Découverte.
- BERTHELOT J.M. (1996), *Les vertus de l'incertitude. Le travail de l'analyse dans les sciences sociales*, Paris, PUF.
- BERTHELOT J.M. (sous la direction de) (2001), *Épistémologie des sciences sociales*, Paris, PUF ;
- BLÖSS T., GROSSETTI M. (1999), *Introduction aux méthodes statistiques en sociologie*, Paris, PUF
- BOLTANSKI L., CHIAPELLO E. (1999), *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard.
- BOURDIEU P. (sous la direction de) (1993), *La misère du monde*, Paris, Le Seuil.
- CARADEC V. (1994), Le problème de la "bonne distance" conjugale au moment de la retraite, *Revue française de sociologie*, XXXV-1.
- CASTELLS M. (1970), Les nouvelles frontières de la méthodologie sociologique, *Informations sur les sciences sociales*, IX – 6.
- CIBOIS P. (1984), *L'analyse des données en sociologie*, Paris, PUF, Collection Le sociologue
- CLÉMENT S. (1993), Des enfants pour la vieillesse. Forme de la fratrie et soutien aux parents âgés dans le Sud-Ouest rural français, *Social Science and Medicine*, Vol.37, n°2.
- CLÉMENT S., DRULHE M., MANTOVANI J. (2000), Les résistances locales aux politiques de santé publique, *Cahiers lillois d'économie et de sociologie*, n°35-36.
- CLÉMENT S., MANTOVANI J., (2000), Les déprises en fin de parcours de vie, *Gérontologie et société*, n° 90.
- COOK-GUMPERZ J. (1981), La grille de codage, in PADIOLEAU J., *L'opinion publique. Examen critique, nouvelles directions*, Paris, La Haye, Mouton
- CRIBIER F., KYCH A. (1992), La migration de retraite des Parisiens. Une analyse de la propension au départ, *Population*, n° 3.
- CUMMING E. and HENRY W. (1961), *Growing Old : The Process of Disengagement*, New-York, Basic Books.
- DEMAZIÈRE D., DUBAR C. (1997), *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan.
- DESROSIÈRES A. (2001), Entre réalisme métrologique et conventions d'équivalence : les ambiguïtés de la sociologie quantitative, *Genèses*, n° 43, juin.
- DIRN L., MENDRAS H. (1984), Le 3è âge animera la société française, *Futuribles*, n°80.
- DODIER N. (1996), Les sciences sociales face à la raison statistique (note critique), *Annales HSS*, n°2.
- DODIER N., BASZANGER I. (1997), Totalisation et altérité dans l'enquête ethnographique, *Revue française de sociologie*, XXXVIII-1.
- DRULHE M. (1981), L'approche biographique en sociologie, *Psychologie et Education*, Publications de l'Université de Toulouse-le-Mirail, n°1, mars.
- DRULHE M. (1981), *Vivre ou survivre ? Les centres d'hébergement pour personnes âgées*, Paris, Editions du CNRS.
- DRULHE M. (1985), La sociologie entre l'explication et la compréhension, *L'Homme et la Société*, n° 75-76, juin.

- DRULHE M. (1987), Rupture et transition. Le devenir des pensionnaires d'un centre d'hébergement pour femmes battues, *Revue française de sociologie*, XXVIII-4.
- DRULHE M. (1987), Traduction (en collaboration avec Geneviève MOORE) et présentation de : H.S. BECKER, Problèmes d'inférence et de preuve dans l'observation participante, *Cahiers du Ce.R.S.*, n°5, février.
- DRULHE M. (1990), L'enseignement méthodologique de Raymond Ledrut, in *Raymond Ledrut, Dits et Inédits*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail.
- DRULHE M. (1993), Effets de la culture sur les représentations et les activités des corps vieillissants, in CLANET C., FOURASTÉ R., SUDRES J.L., *Corps, cultures et thérapies*, Presses Universitaires du Mirail, Collection Interculturels.
- DRULHE M. (1994), Vieillesse déficit ou vieillesse négociée : les conséquences d'un choix d'objet, in GUTH S. (sous la direction de) (1994), *L'insertion sociale*, Tome 1, Paris, Edition L'Harmattan
- DRULHE M., CLÉMENT S. (1992), Transmission du patrimoine et prise en charge des parents âgés dans le Sud-Ouest rural, *Sociétés contemporaines*, n°10.
- ENNUYER B. et TROUDE M. (1977), *Il y a toujours des hospices de vieux*, Paris, Éditions Stock 2, Collection Lutter.
- GLASER B.G., STRAUSS A.L. (1967), *The discovery of grounded theory*, Chicago, Aldine.
- GLASER B.G., STRAUSS A.L., (1995), La production de la théorie à partir des données. Présentation et traduction par Jean-Louis Fabiani, *Enquête*, n°1.
- GOLLAC M. (1997), Des chiffres insensés ? Pourquoi et comment on donne un sens aux données statistiques, *Revue française de sociologie*, 38, n°1
- GRAND A., CLÉMENT S., BOCQUET H.(2000), Personnes âgées, in LECLERC A., FASSIN D., GRANDJEAN H., KAMINSKI M., LANG T. (sous la direction de), *Les inégalités sociales de santé*, Paris, INSERM et Éditions La Découverte.
- GRANGER G.G., Catégories et raison, in JACOB A. (sous la direction de) (1989), *L'univers philosophique*, Paris, PUF.
- GUILLEMARD A.M. (1992), Une révolution culturelle : la mutation et la réorganisation des temps sociaux, Communication au Colloque de Limoges, *Économie du Vieillissement. Mythes et réalités*, 22-23 octobre 1992.
- GUILLEMARD A.M. et LENOIR R. (1974), *Retraite et échange social. Tentative d'explication des systèmes de relations sociales en situation de retraite*, Paris, C.E.M.S.
- GUILLEMARD A.M., REIN M. (1993), Comparative Patterns of Retirement : Recent Trends in Developed Societies, *Annual Review of Sociology*, 19.
- HÉRAN F. (1987), Comment les Français voisinent, *Économie et statistique*, n°195, janvier.
- LACOSTE-DUJARDIN C. (1990), Vieillir comme leur mère ou innover dans la vieillesse : le dilemme des pionnières de l'immigration kabyle en France, Communication au Colloque de la Société d'ethnologie française, *Vieillir aujourd'hui*, Paris, 11-13 janvier 1990.
- LAHIRE B. (1996), La variation des contextes en sciences sociales. Remarques épistémologiques, *Annales HSS*, n°2.
- LALIVE d'ÉPINAY C. (1996), *Entre retraite et vieillesse. Travaux de sociologie compréhensive*, Lausanne, Éditions Réalités sociales.
- LALIVE d'ÉPINAY C., BICKEL J.F., MAYSTRE C., VOLLENWYDER N. (2000), *Vieillesse au fil du temps. Une révolution tranquille*, Lausanne, Éditions Réalités sociales.
- LALIVE d'ÉPINAY C., CHRISTE E., COENEN-HUTHER J. & alii (1983), *Vieillesse*, Lausanne, Ed. Georgi.
- LAPLANTINE F. (1996), *La description ethnographique*, Paris, Nathan Université, Collection 128.
- LAZARSELD P., Des concepts aux indices empiriques, in BOUDON R. (1971), *Le vocabulaire des sciences sociales*, Paris, La Haye, Editions Mouton.
- LENOIR R. (1989), Objet sociologique et problème social, in CHAMPAGNE P. (et alii), *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod.
- Les pratiques culturelles des personnes âgées, *Développement culturel*, n°86, juin 1990.
- MANTOVANI J., MEMBRADO M. (2000), Expériences de la vieillesse et formes du vieillir, *Informations sociales*, n°88.
- MARCUS G.E. and CUSHMAN D. (1982), Ethnographies as texts, *Annual Review of Anthropology*, 11.
- MAURICE M. (1994), Acteurs, règles et contextes. À propos des formes de la régulation sociale et de leur mode de généralisation, *Revue française de sociologie*, XXXV-4.

- MENDRAS H., OBERTI M. (2000), *Le sociologue et son terrain*, Paris, A.Colin, Collection U.
- MIRE, PLAN URBAIN (1992), *Vieillir dans la ville*, Paris, L'harmattan, Collection Ville et entreprises.
- OLIVIER DE SARDAN J.-P. (1998), Émique, *L'Homme*, n°147.
- PASSERON J.C. (1986), Hegel ou le passager clandestin, *Esprit*, n°115 – repris dans PASSERON J.C. (1991), *Le raisonnement sociologique*, Paris, Nathan
- PÉNEFF J. (1992), *L'hôpital en urgence*, Paris, Éditions A.M. Métailié.
- PÉRETZ H. (1992), Le vendeur, la vendeuse et leur cliente. Ethnographie du prêt-à-porter de luxe, *Revue française de sociologie*, 33, n°1.
- PETITAT A. (1999), Échange symbolique et historicité, *Sociologie et sociétés*, XXXI-1.
- PINTO L. (1989), Expérience vécue et exigence scientifique d'objectivité, in CHAMPAGNE P., (et alii) , *Initiation à la pratique sociologique*, Paris, Dunod.
- QUÉRÉ L. (1994), Présentation, in L'enquête sur les catégories, *Raisons pratiques*, n° 5.
- QUÉRÉ L., Le tournant descriptif en sociologie, in HAMEL J. (1992), La méthode de cas en sociologie, *Current Sociology*, Vol. 40, n°1.
- QUIVY R., VAN CAMPENHOUDT L. (1988), *Manuel de recherche en sciences sociales*, Paris, Dunod.
- SAINSAULIEU R. (1985), *L'identité au travail*, Paris, Presses de la Fondation des sciences politiques.
- SAMAOLI O. (1990), La vieillesse "provisoire" des immigrés maghrébins en France, Communication au Colloque de la Société d'ethnologie française, *Vieillir aujourd'hui*, Paris, 11-13 janvier 1990.
- SAYAD A. (1977), Les trois âges de l'émigration algérienne en France, *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°15.
- SCHNAPPER D. (1999), *La compréhension sociologique. Démarche de l'analyse typologique*, Paris, PUF.
- SCHWARTZ O. (1990), *Le monde privé des ouvriers*, Paris, PUF,.
- THOMAS W. et ZNANIECKI F. (2000), *Fondation de la sociologie américaine. Morceaux choisis*, Paris, L'Harmattan.
- VILLERMÉ L.R. (1840), *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, EDI, réédition 1989
- WEBER F. (1989), *Le travail à côté. Étude d'ethnographie ouvrière*, Paris, INRA et Éditions de l'EHESS.